

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

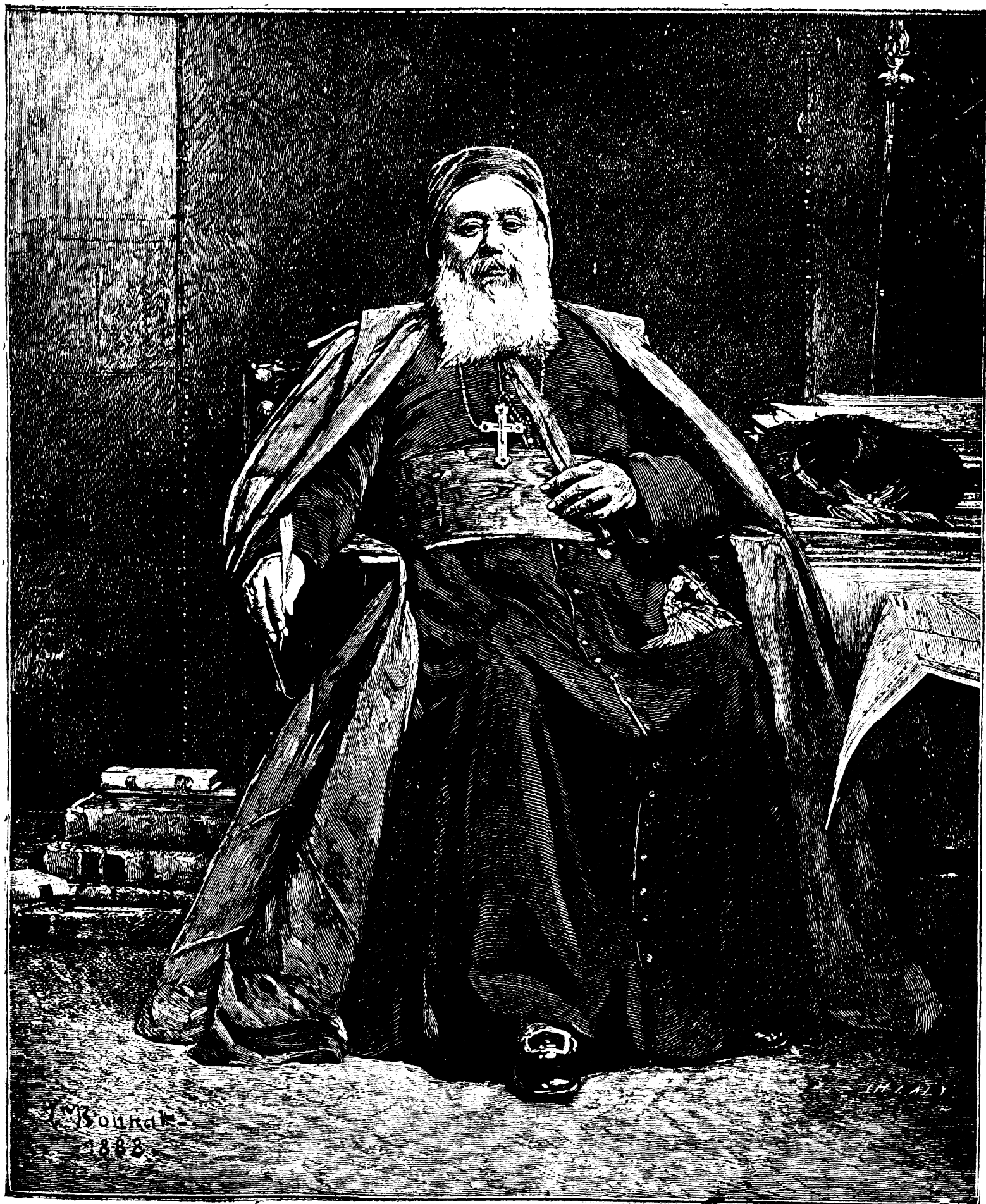
5ÈME ANNÉE, N° 225. — SAMEDI, 25 AOUT 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



SON ÉMINENCE LE CARDINAL LAVIGERIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 AOUT 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Entre-vous et moi, par Hermance. — En fumant, par Raoul Renaud. — Poésie, par J. B. Caouette. — M. l'abbé Thomas Moreau. — Nos gravures. — Etymologie, par Hector Servadey. — Le premier baiser. — La science amusante. — Primes du mois d'août. — Usages et coutumes. — Caract. de la ménagère. — Choses et autres. — Récréations de la famille. — Feuilleton.

GRAVURES : Son Eminence le cardinal Lavigerie. — Le roi Milan et la reine Nathalie de Serbie. — Les ruines du château Bigot, à Charlesbourg (P. Q.). — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Je m'étais promis depuis longtemps d'aller aux ruines du château Bigot, mais chaque jour amenait ses travaux, ses exigences ou la nécessité de l'exécution d'un projet plus récent, je n'ai pu faire que tout dernièrement le voyage de Québec, à Bourg Royal, expédition qui exige à peine quelques heures, aller et retour.

Bourg-Royal, malgré son nom très prétentieux, n'a rien qui frappe l'œil du passant, et les millionnaires semblent y être très rares.

M. l'abbé Charles Trudelle, dans son *Histoire de la paroisse de Charlesbourg*, donne une foule de renseignements des plus intéressants sur le château Bigot, je lui demande la permission de puiser dans son ouvrage :

« Cette antique demeure, dont il ne reste plus que des ruines, a été bâtie, suivant quelques-uns, (car l'histoire ne nous apprend, d'une manière exacte, ni par qui, ni en quel temps cette bâtisse a été faite) il y a plus de deux cents ans, par le premier intendant Talon, et a été connue sous les noms d'*Hermitage*, de *Maison de la Montagne* et de *Beaumanoir* et surtout de *Château Bigot* que lui a légué l'intendant Bigot en le vendant tristement célèbre par le séjour qu'il y a fait.

* * * Ce terrain faisait d'abord partie du fief de la Trinité et avait été originairement concédé (entre 1640 et 1650) à M. Denis, de la Rochelle, France. Cette seigneurie fut ensuite vendue à Mgr de Laval. Lorsque plus tard l'intendant Talon voulut former sa seigneurie des Îlets (ce sont les deux petites presqu'îles près de l'Hôpital Général) que lui avaient accordés Louis XIV et Colbert, et à laquelle il donna le nom de *Baronnie d'Orsainville*, comprenant de plus Bourg Royal, Bourg-la-Reine et Bourg Talon, il y joignit certaines parties du fief de la Trinité et, entre autres, le terrain sur lequel a été bâti le château Bigot.

« Dès son arrivée dans le pays, en 1665, l'intendant Talon avait formé un établissement à Charlesbourg, probablement sur le terrain du

château Bigot, car le recensement de 1667 fait connaître qu'il y avait dans la paroisse « une habitation appartenant à M. Talon, intendant, où il y avait trente brebis et trente arpents de terre en valeur.

« J'ai entendu autrefois, écrit M. l'abbé Ferland, dire à Messire Demers que Talon commença à bâtir son manoir au lieu même où sont les ruines et que, plus tard, ce manoir, vendu avec les terres, fut réparé et agrandi.

« Nous ne savons guère, dit M. Jolicœur, ce qui se passa à la *Maison de la Montagne* jusqu'en l'année 1748, époque à laquelle François Bigot, troisième et dernier intendant du roi de France, arriva à Québec... Il avait été intendant à la Louisiane d'abord, puis à Louisbourg où il avait révolté les gens par sa rapacité et sa convoitise, c'était un homme de petite taille, mais bien fait, d'un port agréable, d'une grande bravoure, actif, aimant le faste, les plaisirs et surtout le jeu. Pour trouver les moyens de satisfaire ses passions il était sans scrupul.

« Les émoluments qu'on lui accordait étaient peu élevés, mais il savait se dédommager en manipulant les deniers du roi. Dans les dernières années de la domination française, nos ancêtres passèrent par des temps de malheurs et d'épreuves. Presque toujours sous les armes, ils négligeaient la culture de leurs terres, aussi les choses nécessaires à la vie étaient elles rares. En 1756, la misère était tellement grande à Québec, que les habitants en étaient réduits à quatre onces de pain par jour et à une livre de bœuf, de cheval ou bien de morue sèche. Encore tout le monde n'en avait point, et il n'était pas rare de voir des gens s'affaîsser sur la route exténués de faim. La France avait bien envoyé des secours, mais malheureusement la distribution en était confiée à Bigot. Au lieu de se prodiguer pour soulager la misère du peuple, ce monstre spéculait avec ses confrères sur les provisions du roi. De plus, il faisait acheter en sous main le peu de blé qu'on récoltait et le revendait à gros profits. La tradition a conservé la mémoire du fameux magasin qu'il tenait près du Palais, à Québec, et que le peuple, dans un langage pittoresque, avait baptisé du nom de *la Friponne*.

« Il se donnait au palais de l'intendant des bals magnifiques, et, pendant que les convives s'égayaient autour d'une table chargée de mets et de bons vins, on voyait rôder, dans le voisinage, des pauvres affamés. On jouait des sommes folles, mais les soldats ne recevaient point leur soldo et étaient à peine nourris et habillés, tandis que les officiers étaient obligés d'emprunter pour vivre. C'est en vain que le marquis de Montcalm adressait en France les plaintes les plus énergiques, on ne l'écoutait pas ; Bigot était protégé par madame de Pompadour.

« Quelque temps après son arrivée à Québec, Bigot avait acheté la propriété de la Montagne. La maison en pierre, à deux étages, avec cinquante-cinq pieds de front sur trente-cinq de profondeur ; elle était construite solidement ; les murs, comme on peut le voir encore, avaient quatre pieds d'épaisseur ; au milieu, était un mur de refend ; les deux étages étaient percés chacun de six fenêtres ; la porte était au milieu de la façade du sud ; une longue galerie faisait le tour de la maison.

« Après la fuite de Bigot, les derniers habitants du château furent quelques familles de Québec qui vinrent y chercher un refuge, pendant que l'armée anglaise, campée à la Pointe Lévis, bombardait la ville et la réduisait en cendres.

« Après la conquête, le gouvernement anglais s'empara de cette propriété et la vendit plus tard à la famille Stewart, dont plusieurs membres y passèrent l'hiver de 1775 à 1776, pendant que Arnold assiégeait Québec. C'est peut être la dernière fois que cette demeure fut habitée. La propriété se détériora petit à petit, faute d'entretien, et n'est plus aujourd'hui qu'une ruine complète.

« Elle était encore intacte au commencement du siècle, dit M. Jolicœur, quand les bons vivants de Québec s'y rendaient en pique-nique et y passaient une joyeuse journée. Peu à peu la maison fut laissée solitaire ou peuplée de fantômes. Suivant la chronique du village, il y avait un trésor dans le caveau ; suivant d'autres, la maison était haïe par des esprits...

Le 26 juin 1780, le château Bigot fut vendu par son propriétaire, Charles Stewart, avocat, à MM. John Lees, Simon Frazer et William Wilson, marchands, de Québec, qui la récédèrent en 1805 à M. Charles Stewart. Ce dernier la vendit à M. William Crawford et enfin passa en 1887 entre les mains de M. Léger Brousseau, le propriétaire actuel.

* * * Aujourd'hui c'est bien, en effet, une ruine complète, très peu imposante d'une maison qui n'a jamais dû ressembler à un château.

Au moment où quittant la voiture nous nous engageons dans le bois qu'il faut traverser avant d'arriver aux ruines, nous voyons accourir un vieillard qui a intérêt à nous accompagner.

C'est le père Joseph Bacon, cicérone de l'endroit, cicérone complètement dépourvu d'originalité, mais un brave homme qui fait son métier sans enthousiasme, froidement, vous débitant une histoire insensée d'un air somnolent et ne s'arrêtant que pour tirer une bouffée de fumée d'une vieille pipe dont le fourneau lui touche le nez.

Il nous dit que Bigot, qui était un grand seigneur, gardait chez lui une jeune fille qui n'avait le droit que de se promener dans le jardin sous la surveillance d'une vieille femme.

Un jour, trompant les yeux de sa gardienne, elle prit la fuite, fut reprise par Bigot et s'enfuit de nouveau.

Fou de colère, Bigot tua la vieille et la fit enterrer dans la cave, puis, pour éviter le châtiement qui l'attendait, il monta à bord d'un bâtiment pour s'en aller, bien loin, dans le sud.

— Si vous ne me croyez pas, dit le père Bacon, venez chez notre voisin, il a le livre où on raconte tout ça.

On voit que le cicérone n'a même pas la tradition, et qu'il se contente de raconter à peu près ce qu'il a entendu lire à la veillée.

Il ajoute qu'une tempête ayant assailli le navire en mer, Bigot monta sur le pont et appella le diable. Les marins, effrayés, ne savaient plus que faire, quand l'un d'eux leur dit :

— Faisons lui prendre de la boisson, enivrons-le et quand il sera sans connaissance, lions-le et jettons-le à l'eau.

Ce qui fut dit fut fait, mais, dit le père Bacon, il *ressoudait* toujours, les matelots ont eu bien de la misère, et ce n'est que quand un requin l'eut avalé qu'ils en furent débarassés cette fois pour de bon.

Un écu, et le cicérone disparaît.

* * * Somme toute, ce n'est pas une excursion à sensation comme on pouvait s'y attendre, mais l'endroit est suffisamment triste et le paysage assez monotone.

J'ai fait un croquis des ruines, croquis assez exact, que je donne au graveur du *MONDE ILLUSTRÉ*, afin que vous sachiez à quoi vous en tenir sur la valeur des fameuses ruines.

Il n'y a ni tourelles, ni souterrains, ni grandes murailles qui font le charme des ruines d'un vrai château, mais il ne faut pas oublier que nous vivons dans le pays de l'hyperbole et que nous voyons rarement les choses dans leurs justes proportions.

Quoiqu'il en soit, le château Bigot est un souvenir de ce *bon vieux temps* auquel aucun de nous ne voudrait revenir, et il aura eu au moins un mérite, celui d'exercer la verve de nos romanciers.

A ceux qui voudraient lire ces œuvres d'imagination, je citerai : « *Le chien d'or* » de Kirby, excellente traduction de P. Lemay ; *L'intendant Bigot*, de Marmette ; *Caroline*, de Amédée Papineau ; *Maple Leaves*, de Lemoine.

Léon Ledieu

On peut tout sacrifier à l'amitié, excepté l'honnête et le juste.—LOUIS VEUILLOT.

Celui là seulement est bon qui se montre reconnaissant pour tous les bienfaits qu'il reçoit, même pour tous les minimes.—FAUCHER DE ST-MAURICE.

ENTRE-VOUS ET MOI

Nous revenions d'une promenade digestive, vers les sept heures du soir, Mignonne et moi. Quand nous descendions la rue Saint-Denis, trois autres jeunes filles la mentaient. L'une d'elles, grande brunnette élégante dont on publiait le mariage depuis plusieurs semaines déjà, à un employé d'une de nos banques canadiennes, disait à ses compagnons en passant près de nous — avec une moue d'une nonchalance que je regrette de ne pouvoir exprimer :

— J'ai peine à faire mon lit. Aussi, je ne le fais jamais.....

Quelle richesse d'esprit et quel trésor de femme pour le jeune homme de nos jours qui s'y bîlera !

.

S'il est un ridicule que je trouve impossible, exécrable, c'est bien celui dans lequel tombent la plupart de nos jeunes filles, en s'imaginant trop facilement que l'ouvrage domestique dégrade, avilit, quand il ne déshonore pas. Ce qui me fait hausser les épaules de pitié, c'est de voir de petites personnes afficher des belles manières et de la distinction, en criant sur les toits qu'elles ne savent tenir un balai ni faire leur lit. Ce qui me fait sourire tristement, c'est d'entendre certaines précieuses poser à la grande dame en laissant échapper des naïvetés ou en s'abandonnant à des défaillances, parce que l'odeur du rôti au four arrive jusqu'à elles.

Écoutez-moi, mes belles demoiselles—vous êtes des lectrices du MONDE ILLUSTRÉ; lire le MONDE ILLUSTRÉ est de bon ton—écoutez-moi et ne nous froissons pas. Si je me permets de vous donner une leçon : le mot *grande dame* comporte autre chose que luxe brillant, air de marquise, fortune ronde; le mot *grande dame* signifie aussi *personne bien élevée*. Or, qui donc, je vous prie, vous a appris à dédaigner l'usage utile que vous pouvez faire de vos blanches mains sans les gâter; qui donc vous a appris à mépriser le travail manuel, la propreté, l'ordre, l'économie—le *far niente* étant l'ennemi déclaré de ces vertus domestiques—qui donc ?

Sont-ce les personnes qui vous ont donné votre éducation ? Sont-ce vos maîtresses, votre mère, ou des amies aux idées aussi larges que les vôtres ?

Je m'honore d'avoir fait mon éducation dans une institution laïque. Là on m'a souvent répété qu'une jeune fille industrielle, travaillante, active à la maison, était une perle d'abord, un ange de femme ensuite.

Autrement, je penserai toujours à ce mot donné par je ne sais plus quel journal américain :

« Une jeune fille—qui ne savait pas faire son lit—se marie à un jeune homme qui l'entend bien autrement. Ils sont en pleine lune de miel et attachés au monde d'illusions intraduisibles que vous savez, le jour où rentre le mari à l'heure du dîner, quand rien encore n'est sur le feu, encore moins prêt à se mettre sous la dent.

«—Nellie, Nellie, s'écrie éperdument et désespérée la petite femme à sa domestique, donnez-moi vite la... *planche à laver* que je prépare les patates ! »

Ceci est du plat prosaïque... je le sais comme vous. Il faut y descendre si souvent dans la vie. Et pour mon compte une jeune personne qui ne s'applique pas à la pratique du ménage, qui n'en a pas des connaissances très étendues—permettez-moi de faire entrer dans cette catégorie celle qui ne sait pas faire son lit—une telle personne risque fort de désappointer aussi le futur compagnon de son existence.

Je vous dirai bien bas, afin de ne pas soulever de tempête dans le camp opposé, je vous dirai que par le temps qui court, les jeunes gens ne peuvent répondre aux dépenses ruineuses qu'entraîne la tenue d'une maison dont la femme n'a ni talent, ni conduite, ni tête.

Ces dames, nées fatiguées, me répondront peut-être qu'elles auront des servantes. Je prise fort cette réplique. En général, les servantes aujourd'hui savent-elles travailler ? Donnez-moi une domestique qui sache épousseter—je ne suis pas si exigeante—et je vous la paie son pesant d'or.

Je vous en souhaite des servantes ! Elles sont

d'une grande utilité, surtout pour faire avancer dans la vertu de patience. J'en sais quelque chose. Je leur dois en grande partie mon stoïcisme et mon tempérament calme. Je vous en souhaite donc ! Remarquez pourtant que plus vous en aurez à votre service, plus vous aurez besoin de surveiller le pot-au-feu et de savoir vous-mêmes ce qui y doit entrer.

En aurez-vous toujours aussi de ces prodiges, de ces merveilles ? Si bien garnie que soit votre bourse, ignorez-vous que les domestiques sont souvent plus rares... que les beaux temps en automne ?

Croyez-moi, essayez un peu de ménage, un peu de cuisine, et vous vous en trouverez bien. N'allez pas arrêter votre ambition à la *cuisinière de luxe*, qui fait un gâteau au sucre magnifique, une crème excellente, mais qui est incapable de faire boire une bonne tasse de thé ou de brasser une omelette. Sachez que nonobstant la position, le clinquant, l'avantage que vous réserve l'avenir, il arrivera des jours où vous serez obligées de tenir vous-mêmes la queue de la poêle. Je vous conseillerais de l'apprendre. Vous n'en serez pas plus mal vues, non moins bien regardées.

Par suite de maladie chez ma famille, je me suis trouvée à la tête d'une maison forte en besogne. J'avais des servantes ! N'empêche que j'ai dû me livrer souvent à des ouvrages rudes ou malpropres, ce devant une foule de gens qui me voyaient à l'œuvre et que je croisais tous les jours. Pensez-vous que j'aie reçu moins de marques de sympathie et d'estime ? Pensez-vous qu'on ait moins haut soulevé son chapeau sur mon passage ?

Vous vous trompez immensément.

.

Je n'essaie pas à vous faire de l'éloquence en faveur de la femme cordon-bleu. Je ne me permets pas un bout de moral en faveur de la femme que l'on trouve chez elle à toute heure du jour en robe de chambre, en déshabillé de cuisine. Non. Pas plus qu'à la femme savante je ne saurais reconnaître à la femme cordon-bleu *exclusive* des charmes d'intérieur.

J'admire la jeune fille élégante, et je la veux bien mise et brillante, puisqu'on en est à préférer vraiment l'élégance et la recherche à la beauté réelle sans atour, sans parfum. J'admire la jeune fille qui sait faire un *coed* de ruban, un *pouf* de dentelle et qui le porte gracieusement. Je n'ai nullement l'ambition d'enlever à la mode, reine du jour et du siècle, son nombre incalculable de prêtresses, non plus que je voudrais faire empiéter sur les heures raisonnables qu'on lui donne. J'admire la jeune fille *telle qu'elle doit être* : femme de salon, femme de ménage, femme de cuisine. Femme d'esprit, femme d'intérieur, tout en étant femme du monde. Femme sans fard, sans excentricité, sans fausse grandeur. J'admire la jeune fille qui *peut faire son lit*, mais qui ne le dit pas davantage et plus fort aux quatre vents—*indiscrets*.

St. Maurice.

EN FUMANT

Monsieur Léon Ledieu, dans sa causerie *Entre-Nous*, publiée dans le numéro du 11 courant du MONDE ILLUSTRÉ, a dit quelques mots sur les étoiles filantes.

Je me permettrai d'ajouter à ses remarques les quelques notes qui vont suivre.

.

Les étoiles filantes, de même que les feux-follets, ont donné naissance à plus d'une superstition. Nos bons payans canadiens, ne connaissant pas l'origine de ces météores, leur ont attribué plusieurs vertus.

Ainsi, si une étoile tombe—semble tomber—sur une propriété, c'est, dit-on, le signe précurseur de mortalité dans la maison du propriétaire.

Je demandais dernièrement à une personne qui croyait à cette superstition, quelle était l'analogie existant entre une étoile et une créature humaine ?

Naturellement, cette personne ne put me renseigner là-dessus.

.

Les quelques notes qui vont suivre sont puisées dans les plus récents ouvrages sur les pluies météorologiques.

La météorologie a été étudiée et discutée par plusieurs astronomes distingués, parmi lesquels on cite Humbolt, Arago, Newton, Coulvier-Gravier, le P. Secchi, Schiaparelli et quelques autres.

.

Le phénomène des étoiles filantes a existé de tout temps, et on le trouve mentionné dans les plus anciens ouvrages d'astronomie chinoise; mais ce n'est qu'à la fin du dix-septième siècle que commencèrent les observations scientifiques sur ces astres nomades.

La périodicité du phénomène est d'un tiers de siècle, et d'après les archives des observatoires on a trouvé que depuis l'an 903 à 1833, il a été observé seize grandes pluies d'étoiles dans le commencement de novembre. Ce sont donc ces retours périodiques qui furent observés par Humbolt, en 1759, et par Olmsted en 1833.

Invariablement les étoiles filantes sont moins nombreuses pendant la première partie de la nuit; l'intensité de cette curieuse pluie augmente graduellement depuis minuit jusqu'au lever du soleil.

Plusieurs hypothèses furent faites sur l'origine de ces étoiles. On les considéra successivement comme des phénomènes électriques, comme des exhalaisons atmosphériques composées de gaz hydrogène, soit pur, soit combiné avec le carbone ou le phosphore; cependant, on soutint qu'elles étaient purement terrestres.

Toutefois, la majeure partie des savants ont prétendu que ces bolides avaient une origine cosmique.

Quelle est donc l'origine positive des étoiles filantes ?

« L'origine (des étoiles filantes) est la même que les comètes, dit le savant météorologue Schiaparelli; la poussière cosmique vient, aussi bien que les comètes, des profondeurs du ciel et des espaces interstellaires. »

L'univers est remplie d'une quantité innombrable de corpuscules, d'astéroïdes, de bolides qui, attirés par des astres lointains tracent une trajectoire compliquée, mais parfaitement régulière.

« Qu'arriverait-il, dit encore Schiaparelli, si un nuage d'étoiles, entraîné finalement par le soleil, s'introduit dans notre système planétaire ? Ce nuage s'allongera de manière à passer autour du soleil sous forme de courant parabolique parfaitement stable, pouvant être rencontré par la terre pour produire le phénomène des étoiles filantes. »

Ces courants de poussière périodique ont donc une origine semblable à celle des comètes. D'après les travaux d'Alexandre Herschel, ces courants sont très nombreux et suivent toutes les directions possibles dans le ciel.

Ces astéroïdes ne touchent pas à la terre, et c'est une erreur de croire qu'ils tombent.

Ils apparaissent ten un point du zénith pour aller s'éteindre ou disparaître à l'horizon.

De toutes les théories qui ont été discutées par les savants, c'est celle de Schiaparelli qui l'a emporté, et désormais son nom restera lié à cette théorie.

Raoul Renauld.

La foi est une vertu presque aussi délicate que la pudeur : un seul doute, un seul mot la blesse, un souffle, pour ainsi dire, la ternit.—CHS BARTHELEMY.

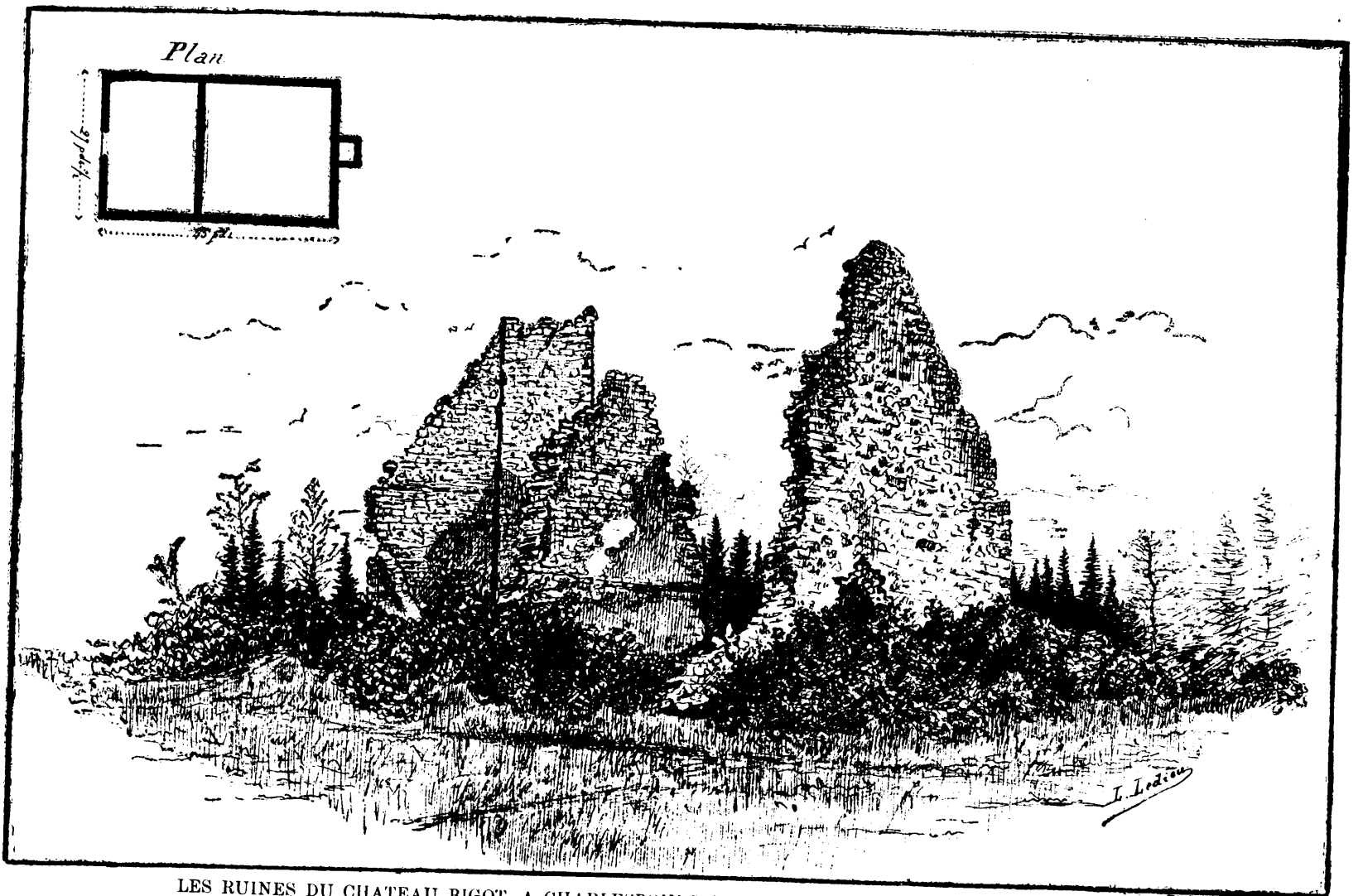
De Hamlet. Traduction en poésie libre :

Dieu voulant maudire la terre,
Un jour, sans hésitation,
Dans le plus fort de sa colère,
Fit la teuton nation.

Et comme comble à tous nos maux
A moitié ne pouvant rien faire,
Il inventa, nom d'un tonnerre,
L'allemand, langue des chevaux !



LE ROI MILAN ET LA REINE NATHALIE DE SERBIE



LES RUINES DU CHATEAU BIGOT, A CHARLESBOURG (P. Q.)—VOIR ENTRE-NOUS — DESSIN DE M. LÉON LEDIEU



TRADUITE DE « WHAT IS LIFE ? » DE M. S. MOORE

Je demandais un jour à l'un de ces vieillards
Dont la pâle figure et les sombres regards
Accusent la souffrance et l'amère ironie.
S'il pouvait m'expliquer ce simple mot : la vie ?
Courbant sa tête blanche, il dit en soupirant :
« La vie est une scène où le pauvre et le grand
Luttent pour obtenir l'honneur et la richesse ;
« Quelques rayons d'amour, de joie et de tristesse ;
« Des efforts pour saisir un brillant lendemain ;
« Une flamme qui luit et disparaît soudain ;
« Un flot que le torrent caresse, agite, emporte ;
« Une plante qui naît et bientôt sera morte.
« La vie est ce chemin qui commence au berceau
« Et qu'on a parcouru lorsqu'on touche au tombeau !
« L'homme croit au bonheur, et, depuis son enfance,
« Pour l'atteindre il travaille, use son existence ;
« Mais au lieu du bonheur il trouve le trépas,
« Puis devient ce limon qu'on foule sous nos pas... »

Si le néant était le terme de la vie,
Dieu, lui dis-je, serait un infâme génie.
Comment ! nous serions tous destinés à souffrir,
A vivre sans espoir et sans espoir mourir ?
Votre vie est affreuse : elle est la mort de l'âme ;
Car l'âme juste espère en Dieu qui la réclame.

* * *

Plus ému que content des paroles du vieux—
Paroles qui blessaient mes sentiments pieux—
J'abordai sur la route un homme au doux visage,
Un homme dont l'esprit me parut droit et sage,
Et je lui demandai, d'un ton respectueux,
De résoudre pour moi le problème épineux.
Une lueur d'espoir éclaira sa figure,
Et, s'inclinant, il dit d'une voix douce et pure :
« La vie est pour connaître et servir le Seigneur,
« Recevoir sa doctrine avec joie et douceur,
« Imiter les vertus du Christ—divin modèle—
« Afin de vivre un jour de sa vie immortelle.
« La vie est un foyer qu'alimente la foi ;
« Un livre où le Seigneur a buriné sa loi ;
« Un creuset où notre âme, au feu de la souffrance,
« S'épure et sent grandir en elle l'espérance.
« Il vit l'homme qui sait ses crimes pardonnés,
« Il entrevoit du ciel les justes couronnés.
« En mourant au péché qui rabaisse, avilie,
« Il recouvre la paix, la véritable vie.
« Vivre enfin ici-bas, c'est souffrir et lutter ;
« Vivre aussi, c'est le Christ ! mourir, c'est triompher !
« Notre corps, je le sais, est tiré de la terre
« Et doit, après la mort, redevenir poussière ;
« Mais l'âme—souffle pur sorti du cœur de Dieu—
« Quittera pour toujours ce misérable lieu ! »

* * *

Ah ! s'il faut vivre ainsi, lui dis-je, je veux vivre !
Vivre sous les regards du Seigneur qui délivre
L'âme de la prison pour la conduire au port.
Oui, je veux triompher du vice et de la mort !

J. B. Fréchette

Québec, août 1888.

L'ABBÉ THOMAS MOREAU

(Suite)

Les élèves du séminaire et les nombreux étrangers qui le visitent, regardent avec plaisir un parterre de forme circulaire, qui se trouve devant la maison. C'est une espèce d'Eden, émaillé des fleurs les plus rares et les plus variées. Il a été formé par notre abbé, il y a déjà plusieurs années. Au retour de la belle saison, il s'empressait de le refaire et de le cultiver de son mieux ; c'était là le théâtre aimé de ses récréations. Ayant étudié la botanique d'une manière spéciale, connaissant l'ordre admirable avec lequel le Créateur a produit les plantes, la vertu et l'utilité données à chacune, il éprouvait la plus douce des jouissances à s'occuper ainsi dans son parterre. La vue des fleurs ravissait son âme sensible, et, de concert avec ses méditations philosophiques, lui faisaient entrevoir la sagesse et la beauté divines.

Ces suaves impressions, ainsi que celles produites par la musique et la peinture, n'ont pas peu contribué à lui donner cette sensibilité exquise qui est l'apanage de tous les grands écrivains.

Notons, en passant, qu'il avait encore trouvé le temps, à travers ses mille occupations, de faire deux magnifiques herbiers ; dont l'un, je crois, pour le couvent de l'Assomption de Nicolet, et l'autre pour son *Alma Mater*.

A propos de sensibilité, laissez-moi vous faire une petite digression, disons même une assez longue digression ; digression néanmoins qui cadre avec la nature de mon sujet.

Il est certain que l'on se ressent plus ou moins du milieu où l'on vit. Un beau site, un riant séjour contribue à donner au caractère un fond de poésie et de sentiment artistique ; comme aussi une demeure sombre et dénuée de paysage n'enfante guère d'imaginaires poétiques. Si, pour prendre un exemple récent, Châteaubriand ne fut pas né à Saint Malo, sur les bords de la mer, en face de ces horizons vastes et mystérieux que présente l'Océan, et que, au contraire, dès son enfance et son adolescence, ses yeux n'eussent considéré que des landes ou les glaces de la Sibirie, croit-on qu'il eut eu ce talent poétique qui le distingue comme écrivain à un si haut degré, et qui lui a fait écrire ce livre magistral que l'on appelle le *Génie du Christianisme* ?

Virgile, le styliste modèle entre tous les stylistes, est né à Mantone, gracieuse contrée de l'Italie, et a passé une grande partie de sa vie à Naples, dont l'on a dit : Voir Naples et mourir.

Or Nicolet, qu'embellit la nature, est au nombre de ces lieux favorisés du ciel. Ses grands pins, sa jolie rivière avec ses îles gracieuses et ses coteaux pittoresques, ses ormes ombreux, fascinent les yeux du jeune homme qui contemple pour la première fois cette contrée.

O Nicolet qu'embellit la nature,
Qu'av'c transport toujours je te revois !
Sous le frimas comme sous la verdure,
Tu plais autant que la première fois.

L'écolier est surtout captivé et enchanté par les bocages et les jardins qui entourent le séminaire. Quel est en effet le Nicolétain qui n'emporte pas avec lui le souvenir du *Bois de l'Académie* ? Ce Bois est la forêt primitive que l'on a modifiée et transformée en une espèce de *Bois de Boulogne*.

Des travaux considérables et que l'on pourrait appeler des travaux de gouvernement, ont été exécutés là, sous la direction d'un des directeurs actuels du séminaire de Nicolet, M. l'abbé Douville, actuellement préfet des études et jadis professeur distingué.

Ces travaux consistent en avenues, chemins, allées, sentiers, portant des noms historiques chers aux Nicolétains. Le Bois est fréquenté par les élèves de temps à autre, dans des circonstances particulières ; c'est une faveur accordée au mérite ou donnée comme encouragement.

Il est un jour surtout dans l'année où la visite à l'Académie fait impression dans la vie de l'écolier : c'est le jour de la fête nationale. le jour de la Saint-Jean-Baptiste. Il est de tradition que, ce jour-là, les membres de la société littéraire vont solennellement célébrer la fête de la Patrie dans l'enceinte ombragée de l'Académie. Comme nous le savons, la fête de la Saint-Jean-Baptiste tombe au 24 juin, dans la partie la plus belle, la plus joyeuse, la plus ensoleillée de l'année. D'ordinaire, la température est splendide. Le soleil se joue avec ses rayons dans les feuilles vertes de l'orme et de l'érable, les oiseaux gazouillent dans le feuillage, le silence règne comme dans une forêt solitaire. On dirait une vision de l'île de Calypso chantée par Fénelon.

La séance commence dans l'enceinte elliptique si connue de l'académicien Nicolétain. Elle est présidée par trois élèves : un président, un vice-président et un secrétaire ; trois personnages qui prennent leur rôle au sérieux, je vous l'affirme. En cette circonstance là, les ecclésiastiques, voire même les directeurs du séminaire, sont confondus comme d'humbles mortels dans le jeune auditoire.

On récite le *Veni Creator* et l'*Ave Maria* ; puis le président se lève avec majesté et commence à parler. Les yeux sont attentifs et les cœurs émus. « Messieurs, dit-il, depuis longtemps nos cœurs et nos yeux soupiraient après l'aurore de ce beau jour. Ce matin, dans le sanctuaire sacré, nos âmes ont fait monter vers le ciel une prière ardente pour la Patrie ; nous avons demandé à

l'illustre saint Jean-Baptiste de continuer de bénir notre beau pays, de le protéger contre ses ennemis et de le faire avancer rapidement vers les destinées glorieuses que lui réserve la Providence... »

Après le président, viennent le vice-président, le secrétaire et bon nombre d'autres orateurs.

La poésie et l'éloquence se donnent carrière, et la Patrie est chantée sous tous ses points de vue, depuis l'autel du sanctuaire et le clocher du village, jusqu'au vieil escalier de la maison paternelle et au petit nid d'oiseau que nos yeux d'enfant ont aperçu pour la première fois.

Notre poète national, Louis Fréchette, en sait quelque chose. Les muses lui ont fait chanter là des hymnes qui ne dépareraient pas sa *Légende d'un Peuple*. J'ai entendu, depuis ces jours déjà lointains, la voix puissante de Joseph Turcotte, l'éloquence magique de Thomas Loranger et de M. Chapleau. Eh ! bien, (le dirai-je ?) ces grandes voix de nos tribuns canadiens, ne m'ont pas fait oublier les impressions délicieuses produites par les discours de ces contemporains de collège qui me faisaient songer alors aux orateurs de la Grèce et de Rome, à Démosthène et à Cicéron. Aussi, j'imagine que, si Socrate, Platon, Pindare, Démosthène, revenaient à pareille époque sur la terre nicolétaine, leurs âmes seraient frappées du spectacle. Elles aimeraient à se promener dans ce Bois de l'Académie qui leur rappellerait si vivement le jardin d'Académus avec ses philosophes, ses orateurs, ses poètes et ses bocages.

Mais je sens que les charmes du souvenir m'entraînent loin, et me font oublier un peu mon sujet. Je conclus donc ma digression en redisant que les lieux où l'on est né, où l'on a vécu, se déteignent sur notre caractère, et que l'abbé Moreau a dû, comme tant d'autres, ressentir les influences heureuses de la belle nature de Nicolet.

A suivre

NOS GRAVURES

S. ÉM. LE CARDINAL LAVIGERIE

Nous donnons en première page le portrait de Son Eminence le cardinal Lavigerie. L'illustre prélat vient de remettre son nom à l'ordre du jour, en consacrant ses forces à une nouvelle, vaste et difficile entreprise, la répression de l'esclavage dans le continent africain, et nous ne pouvons mieux faire, pour contenter l'intérêt de nos lecteurs, que de mettre sous leurs yeux un aperçu de l'œuvre magistrale que l'on pouvait admirer au Salon de cette année, à Paris. La vie exubérante et l'énergique activité sont les traits dominants de cette physionomie, du physique comme au moral ; il suffit de jeter un coup d'œil sur l'existence du prélat pour s'en convaincre.

Né à Bayonne en 1825, il devient élève de St-Sulpice, et entre dans les ordres. A la suite des massacres de Syrie, en 1860, il est envoyé en mission dans ce pays, mission qui le met pour la première fois en évidence. Peu après, il occupe à Rome une importante fonction, et il est nommé, en 1863, évêque de Nancy. Quatre ans plus tard, on le retrouve archevêque d'Alger ; de cette époque date cette série ininterrompue de glorieux travaux : création d'hospices, d'orphelinats, propagation de la langue et de la civilisation françaises dans la colonie africaine. Et, il n'y a que quelques semaines, le cardinal Lavigerie prononçait, dans la basilique de Saint-Sulpice, un généreux et superbe discours, faisant à un auditoire subjugué un lamentable tableau de la traite des nègres, encore en pleine vigueur dans les pays africains, exposant en même temps les moyens sur lesquels il comptait pour les combattre efficacement.

Nous saluons en l'archevêque d'Alger et de Carthage, non seulement une gloire de l'Eglise, mais encore un grand nom de la patrie française.

UN DIVORCE ROYAL

Le divorce de la reine Nathalie et du roi Milan n'est pas encore un fait accompli, mais c'est tout comme. L'instance est soumise à un tribunal ecclésiastique, formé de telle sorte qu'on peut, dit

la Liberté, sans témérité, prévoir que la chose ne fera pas un pli, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Suivez bien cette manière de syllogisme : Par qui le divorce est-il demandé ? Par le roi. Par qui sera-t-il prononcé ? Par un synode dont les membres, un archevêque et deux évêques, sont nommés par le roi et relèvent du roi, tout ensemble souverain temporel et chef de l'Eglise nationale serbe. Conclusion : le synode serbe n'a rien à refuser au roi de Serbie, et, dans ce pays quasi oriental, où le mépris de la femme est le legs d'une longue occupation turque, le divorce n'est du reste pas une affaire.

L'opinion, en Europe comme en Serbie, n'a pas balancé un instant : ses sympathies sont allées tout de suite à la reine Nathalie, parce qu'elle est femme, qu'elle est persécutée et que sa conduite est exempte de reproches. Par des raisons exactement inverses, le roi Milan a soulevé contre lui l'animadversion publique. Il passe d'abord pour un brutal. Il est ensuite avéré que son animosité contre la reine Nathalie est motivée par des causes qui ne diminuent pas le respect qu'on doit à l'une et la réprobation que mérite l'autre.

Un détail peu connu ajoute à l'odieuse des persécutions dont la reine Nathalie est victime. On sait que le roi Milan a réclamé le prince royal, qui avait suivi sa mère à Wiesbaden, et que, grâce à l'intervention de l'autorité allemande, la reine a dû céder et consentir à cette douloureuse séparation.



Le prince royal Ferdinand de Serbie

La conduite du roi est, en outre, empreinte d'une noire ingratitude. S'il conserva la couronne après la défaite de Silvnitz, c'est à la reine, très aimée et très populaire, qu'il le doit incontestablement. Par son attitude mâle et courageuse, elle sauva la situation au moment même où le roi, abattu, désorbité, ne sachant plus à quel saint se vouer, faisait déjà ses paquets pour fuir en Autriche. La population et l'armée sont acquises à la reine. Aussi, le divorce pourrait-il ouvrir un chapitre accidenté de l'histoire de Serbie. Une révolution contre le roi Milan est fort possible ; d'aucuns disent même à peu près certaine.

Des historiens très sérieux ont vu, dans la chute de Napoléon, son châtiement pour avoir répudié l'impératrice Joséphine. L'empereur avait du moins l'excuse de vouloir assurer sa postérité, et le roi Milan n'est pas l'empereur Napoléon : l'armée serbe ne le sait que trop.

Le courant, la force du courant ! excuse commode pour les faibles et les lâches.—G. M. VALTOUR.

Le pauvre n'est pas autant qu'il le croit privé du bonheur de faire du bien, car il a plus de pouvoir que le riche pour s'opposer au mal.

ÉTYMOLOGIE

NAPLES

NAPLES était appelée, par les anciens, *Parthénope*, en souvenir, dit-on, de la sirène Parthénope qui, ne pouvant séduire Ulysse, se jeta de désespoir dans la mer voisine. Parthénope était une colonie de la Cumès de Campanie, qui elle-même était une colonie de la Cumès d'Éolie.

Plus tard, de nouveaux colons grecs vinrent s'établir tout auprès de *Parthénope*, qui reçut à cette occasion le nom de *Palépolis*, de deux mots grecs : *paleos*, vieille, et *polis* ville. La ville, fondée par les nouveaux colons prit, par opposition, le nom de *Neapolis* (*neos*, nouvelle, et *polis*, ville), d'où nous avons fait Naples. Bientôt, les deux villes étant contiguës et les habitants réunis par la langue et les mœurs, ne formèrent plus qu'une seule ville, sous le nom de Naples

HECTOR SERVADEC.

Erratum.—Étymologie du mot Rimouski, dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ, il faut lire *dialectes* au lieu de *dialecteurs*.

LE PREMIER BAISER

IL y a bien longtemps que ses petites lèvres s'essayaient à presser ma joue, bien longtemps que je lui disais tous les matins en souriant : "Un baiser, Ninette, un baiser à maman, un bon baiser à la pincette." Ses menottes pinçaient, pinçaient, sa bouche rose s'avancait... mais c'était un baiser ébauché, un baiser manqué.

Bravo, bravo ! Ninette a réussi... J'ai reçu le premier baiser de Ninette ! Ninette est triomphante, et moi donc !

Demain elle passera autour de mon cou ses petits bras ronds. Chaque jour, son joyeux regard me dira de plus en plus : "Je t'aime, maman, je t'aime !" Je vais être payée de mes peines, de mes soins.

Elle va m'aimer enfin !

La vie est douce ! J'ai reçu le premier baiser de mon enfant... Pauvre cher ange, est-il une caresse plus suave que la tienne, est-il un cœur plus rempli que le tien ? Mon nom ! Tu l'as balbutié le premier !... Si tu as peur, tu caches contre mon sein ta petite tête blonde, et tu te crois sauvée ; si je m'éloigne tu pousses des cris de détresse. Je suis tout pour toi, comme tu es tout pour moi.

Ninette, un baiser encore, câline, un tout petit baiser ! Tu ne demandes pas mieux !... Tu es heureuse, heureuse de savoir presser de tes lèvres mignonnes le visage de maman. Là... encore, encore... toujours !

C'est que, vois-tu, je veux épuiser pendant que tu es petite, pendant que tu es à moi, la coupe de félicité que me donne ta naïve tendresse ; c'est que je ne serai pas toujours ta première pensée ; c'est qu'il faudra qu'un jour je partage ton cœur, et je n'en aurai peut-être pas la plus grande part ! c'est que tu entendas de moi des paroles graves, car je veux faire de ma fille une vraie femme, libre, sage, forte et intelligente ; tandis qu'à présent, je ne sais que sourire pour te rendre joyeuse ou chanter pour t'endormir !

Oh ! qu'il est doux, qu'il est frais, ce baiser que je sens passer sur ma joue comme un souffle de la brise, comme un rêve de printemps, comme un heureux présage d'avenir !

Avec lui commence vraiment mes joies de mère. Tu vas m'aimer...

Et lorsque je t'aurai faite sage, instruite, lorsque je t'aurai fait aimer la pureté, la vérité ; lorsque je t'aurai fait comprendre que la vie est une étape sur le chemin de l'avenir, un échelon du progrès universel, lorsque tu seras devenue une âme, un cœur, une volonté, une valeur, Ninette, n'est-ce pas que tu m'aimeras encore ?

Que tu es savante déjà, ma fillette chérie, ton baiser a résonné cette fois ; quel bruit charmant ! c'est comme un frôlement d'ailes.

Celui qui ne se lève pas assez tôt, est tout le jour en retard pour ce qu'il doit faire.—FRANKLIN.

SCIENCE AMUSANTE



RENVERSER, EN SOUFFLANT, UN POIDS DE 15 LIVRES

Posez sur le bord d'une table un sac en papier, long et étroit, sur lequel vous placerez des objets assez lourds, deux dictionnaires de Bottin, par exemple, comme l'indique notre gravure. Comment faire pour les renverser sans y toucher, et soufflant seulement.

Voici la réponse : Soufflez dans le sac en maintenant son ouverture contre votre bouche ; l'air ainsi comprimé le gonflera assez violemment pour que les objets posés sur lui soient soulevés et culbutés.

Cette jolie expérience peut nous permettre de mesurer la force de notre souffle, en remplaçant les objets par des poids gradués. Nous verrons ainsi qu'un adulte peut, sans fatigue, soulever avec son souffle un poids d'au moins 15 livres.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Delle Rachel Hénauld, 448, rue Laval ; A. Pincorneault, 102, rue des Erables ; P. L. Bourgeois, 148, rue des Allemands ; Dame Elise Gagnon, 111, rue St-Maurice ; L. P. Hébert, 143, rue St-Christophe ; Delle E. Doucette, 113, rue Rousseau ; H. A. Plamondon, 21, rue Drolet ; Alfred Donais, 9, Carré Papineau ; Benjamin Drolet, 575, rue Wolfe ; Dame Joseph Leduc, 15, rue Richardson ; J. B. Trotter, 166, rue St-Maurice ; Delle Julie Desnoyers, 243, rue Guy ; Evarice Corbeil, 69, rue Delisle ; P. Charbonneau, 99, rue Hypolite ; Georges Leblanc, 52, ruelle Lock ; W. F. Leclerc, 24, rue Chenneville ; A. E. Payette, 1467, rue Ste-Catherine ; Dame J. A. Mercier, 26, rue Ste-Elizabeth ; Zotique Durocher, 245, rue Beaudry ; Gaspard Quintal, 1058, rue Notre-Dame ; A. Audette, 20, rue Hunter ; William St-George, 13, Avenue Guy ; J. B. Trempe, 1150, rue St-Jacques ; Dame Régis Labelle, 64, rue St-Jean-Baptiste ; J.O. R. Chevigny, 188, rue Montana.

Québec.—Pierre Drolet (4.00), 102, rue St-George ; Delle Marrie Marcoux, 110, rue St-Ours ; Dame Joseph Belzile, 218, rue des Fossés ; Alfred Lamontagne, 400, rue St-Valier, St-Roch ; Adolphe Gaumont, 259, rue du Roi ; O. W. Bédard, 214, rue la Reine ; Delle Caroline Petit, 51, rue Bagot, St-Sauveur ; Edmond Dufresne, 39, rue Scott ; Louis Gignac, 98, rue Massue, St-Sauveur ; Dame Alexandre Coddin, 42, rue St-Pierre.

Buckingham.—Louis Durocher.

Ottawa.—J. A. Sawyer, du département de l'Intérieur ; Dame C. Choquette, 26, rue Battelier.

St-Zotique.—M. l'abbé E. A. Coallier.

St-Henri de Montréal.—Delle Sophronie Hall, 138, avenue Atwater.

Sherbrooke.—A. C. Miquelon.

Isle Dupas.—M. l'abbé Plinguet.

Pointe St-Charles.—Dame W. Perreault.

Belœil Station.—J. P. Préfontaine.

Ste-Cunégonde.—Delle E. Leroux 3179, rue Notre-Dame ; Th. Durocher, 700, rue Albert.

CINQUANTE-TROISIÈME TIRAGE

Le cinquante-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'août), aura lieu SAMEDI, le 1^{er} SEPTEMBRE, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elizabeth.

USAGES ET COUTUMES

LES PRÉSENTS

Chez nous, l'usage des présents de Noël n'est pas universellement répandu, — sauf en ce qui concerne les enfants, dont le "Petit Jésus" remplit le mignon soulier, — mais il gagne du terrain, d'année en année, et c'est une bonne chose, puisque cette coutume septentrionale permet d'être agréable à ses amis une fois de plus. On peut sans inconvénient s'en dispenser, mais ceux qui voudraient prendre cette habitude seront, sans doute, bien aises de savoir que les présents de Noël sont de même nature que les cadeaux du jour de l'An, à savoir : fleurs, bonbons, bijoux, porcelaines, objets de toilette, etc., etc.

Les supérieurs seuls (par l'âge, la position, l'ascendance, etc.), font des cadeaux de Noël et du jour de l'An. Les inférieurs n'en rendent pas. Mais ces derniers peuvent offrir un présent à leurs supérieurs, à l'occasion du jour de fête ou du jour de naissance de ceux-ci. — Les gens du même âge et de la même situation, du même sexe peuvent échanger des présents à Noël et au jour de l'An.

Un célibataire qui a diné plusieurs fois dans une maison doit envoyer des fleurs ou des bonbons voire des livres, à la maîtresse de ce logis, le 31 décembre au plus tard. La femme à qui ce présent est adressé remercie par l'intermédiaire de son père ou de son mari. Si elle vit seule ou sans parent masculin après d'elle, elle écrit un court, un aimable billet. Il est bien entendu que jamais elle n'offre rien en retour.

Les cadeaux que l'on se fait entre parents ou entre amis si intimes que les relations ont couleur de liens de famille, si même il n'y a supériorité, ces cadeaux peuvent affecter la forme la plus simple ou la plus splendide : on donne fort bien une douzaine de mouchoirs de poche, ou un fil de perles de 100,000 écus ; de l'argent monnayé, pièce d'argent, louis, billet de mille francs, ou un humble bouquet de violettes ; un sac de bonbons ou une paire de chevaux. Tout dépend des fortunes réciproques. Il n'y a qu'une règle à observer : à une personne riche, il faut offrir une inutilité ou, du moins, une chose dont elle peut se passer : bronze, fleurs extrêmement rares, porcelaine anciennes, dentelles précieuses, bonbons exquis ou... si l'on est pauvre soi-même, un bouquet très simple. A une personne de position moyenne, un objet qui puisse, à la fois, lui servir et satisfaire une de ses fantaisies. A une personne pauvre, une chose utile, qui lui épargne une dépense.

ANN SEPH.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Nouvelle recette de gelée de groseilles. — Egrenez vos fruits, pesez-les et mettez autant de livres de sucre que de livres de fruits ; faites avec le sucre, humecté de quelques verres d'eau, un sirop au cassé ; jetez alors vos groseilles et quelques framboises dans le sirop, laissez cuire ci q minutes, retirez du feu et passez à l'étamine sans presser ; mettez en pots. Le résidu est excellent pour confectionner des tartes.

Salmis de gigot. — Quand il vous reste du gigot froid, hachez les morceaux bien maigres, faites mijoter dans du beurre avec sel, poivre et bouquet. Faites dorer à part de très petits oignons et préparez de petits croûtons ; quand le tout est prêt, vous dressez votre hachis sur un plat en forme de pyramides que vous consolidez avec les croûtons, et autour de ceux-ci vous disposez une rangée de vos oignons. Vous passez un peu de vin blanc dans la casserole et vous le versez sur le tout.

Fritots de volaille. — Découpez un poulet comme pour une fricassée. Marinez-le avec huile, jus de citron, sel et poivre, persil en branche et oignon en lame. Une demi-heure avant de servir,

retirez oignon et persil. Epongez les morceaux de poulet sur un linge, trempez-les dans du lait et roulez-les dans la farine. Faites frire à feu modéré en activant la chaleur à mesure de la cuisson. Lorsque les morceaux de poulet sont cuits et colorés, égouttez les ; dressez-les en rocher sur une serviette, garnissez de persil frit et servez à part une sauce tomate.

13e d'artillerie (entremets). — Ce gâteau coûte peu et se prépare facilement ; froid, il forme un excellent entremets. Prenez un moule en forme de casserole et garnissez-le, autour et au fond, de biscuits à la cuiller trempés du rhum. Étendez sur les biscuits du fond et du tour, et de manière à remplir le tour du moule, une couche de confitures d'abricots. Placez dessus de nouveaux biscuits imbibés de rhum, puis une nouvelle couche de confitures de groseilles et tapissez le dessus de nouveaux biscuits. Le gâteau doit être préparé la veille et tenu au frais, dans la glace si c'est possible. Au moment de servir, retournez le moule dans un compotier avec précaution, en tapant sur le fond de manière à ce que le gâteau garde bien la formule du moule. Vous aurez préparé une crème à la vanille — lait et jaune d'œufs — que vous verserez chaude autour du gâteau.

CHOSSES ET AUTRES

— La production annuelle de la farine aux Etats-Unis est estimée à 75,000,000 de barils, dont 62,000,000 vont à l'étranger.

— En police correctionnelle : " Vous êtes accusé de tentative de déraillement, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ? " " M. le juge, ma belle-mère était dans le train. "

— Jusqu'aux gens du Japon qui s'occupe de la mode, mais après leurs cheveux, bien entendu. L'impératrice vient de décréter que désormais toutes les dames japonaises qui seront invitées aux soirées de la cour devront y paraître poudrées et en toilette Louis XV.

— Plusieurs journaux du Canada et des Etats-Unis, en publiant une estimation approximative de la population Canadienne-Française de la Nouvelle-Angleterre donnaient à l'Etat du Massachusetts une population de 90,000 Canadiens. Le *Travailleur*, de Worcester, dans son dernier numéro, nous dit que c'est une erreur et que le nombre des Canadiens-Français dans cet état se chiffre au moins par 150,000. C'est l'Etat où nos compatriotes sont les plus nombreux.

UN ENFANT QUI DORT DEPUIS SA NAISSANCE. — Il y a dans une maison desanté du sud des Etats-Unis, un enfant de huit ans qui ne s'est jamais éveillé depuis qu'il est né. C'est l'enfant d'une mère paralytique, et a les traits délicats et un haut front blanc, avec de longs cheveux noirs bouclés. Son bras n'est pas plus gros que le pouce d'un homme ordinaire. Il est couché sur son lit d'année en année, ne faisant nullement attention à ce qui se passe autour de lui. Deux fois par jour on l'éveille suffisamment pour lui faire prendre un peu de nourriture, et retombe ensuite dans son sommeil.

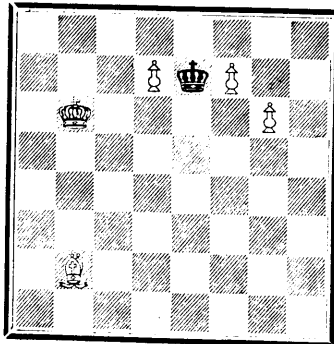
L'ORIGINE DU PAIN. — On n'a pas toujours mangé du pain, ni blanc, ni noir même, depuis l'origine de l'humanité. Suivant Cicéron, c'est Cécrops, personnage peu connu et qui mériterait d'être plus populaire, qui importa d'Egypte en Grèce l'art de semer le blé. On le récolta tout d'abord, puis on le mangea cru et entier. Ensuite on le fit cuire dans l'eau comme des légumes ; plus tard, on le soumit à une torréfaction préalable, comme le café, afin de lui donner du goût ! Enfin, on eut la bonne idée de le broyer avec un pilon sur des pierres creuses constituant des sortes de mortiers, puis de l'écraser entre deux pierres : la farine était découverte. Bientôt on en fit de la pâte et des pains ou plutôt des galettes sans levain, nourris-

santes, mais complètement indigestes. On ne dit pas quel est le bienfaiteur de l'humanité qui eut l'idée d'employer le levain et d'éviter à l'estomac de ses contemporains le supplice de la galette obligatoire. Son nom est injustement resté dans l'oubli, et cependant que de conquêtes de l'esprit humain sont loin de valoir cette bonne idée !

FÉCONDITÉ PRODIGIEUSE DES POISSONS. — Les poissons sont d'une fécondité telle que si une quantité incalculable de leurs œufs et les poissons eux-mêmes n'étaient continuellement détruits, ils en viendraient à en comblé toutes les eaux malgré leur intensité. Ainsi les pêcheurs prennent annuellement 60 à 70 millions de morues sur les côtes de Terre-Neuve. Mais cette quantité est réellement bien minime, si l'on considère que chaque morue femelle donne environ 45 millions d'œufs par saison. Supposons que la moitié des 60 millions de morues pêchées sont des femelles et que ces femelles laissent après elles, pour perpétuer l'espèce, 5 millions d'œufs par an, on aura le nombre de 150,000,000,000. D'autres poissons quoique moins fertiles sont néanmoins prodigieusement féconds : la femelle du hareng donne 30,000 œufs. En tenant compte des œufs et des jeunes, on a compté qu'en trois ans un simple couple de harengs suffirait pour en reproduire 154 millions. Buffon a calculé qu'un couple de harengs laissé à lui-même pendant 20 ans donnerait, par l'accumulation de la reproduction, un volume de poissons égale à celui du globe sur lequel nous vivons.

LES ÉCHECS

Composé par M. S. P. LAURIE.
NOIRS — 1 pièce



BLANCS — 4 pièces
Les Blancs font mat en 2 coups

Ne payez donc pas double Prix

EN ACHETANT

A LA SEMAINE



Allez au Magasin Central de Porcelaine et vous achetez à des conditions de paiements très avantageux ou moitié prix pour argent comptant. N'oubliez pas que je puis vendre ma belle lampe à suspension en cuiv et pour \$2.25. Mes services à souper (44 morceaux) se vendent rapidement.

AU

CENTRAL CHINA HALL

L. Deneau

2023, RUE NOTRE-DAME



CHASSE ET PECHE

PROVINCE DE QUÉBEC

TEMPS DE PROHIBITION

CHASSE

(47 Victoria, ch. 25 ; 50 Victoria, ch. 10)

1 Caribou et chevreuil, du 1er janvier au 1er octobre.

2 L'original (mâle et femelle) en tout temps jusqu'au 1er octobre 1890.

N. B. — Il est défendu de se servir de chiens, collets, trappes, etc., pour faire la chasse de l'original, du caribou et du chevreuil. Personne (blanc ou sauvage) n'a le droit, durant une saison de chasse, de tuer ou de prendre vivants plus de 3 caribous et 4 chevreuils. Pour en tuer un plus grand nombre, il faut avoir préalablement obtenu un permis du Commissaire des Terres de la Couronne, à cet effet.

Après les dix premiers jours de prohibition, il est défendu aux compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur, ainsi qu'aux rouliers publics, de transporter tout ou partie (à l'exception de la peau) de l'original, du caribou et du chevreuil, sans autorisation du Commissaire des Terres de la Couronne.

3 Castor, vison, loutre, martre, pékan, du 1er avril au 1er novembre.

4 Lièvre, du 1er février au 1er novembre.

5 Rat-musqué (dans les comtés de Maskinongé, Yamaska Richelieu et Berthier seulement), du 1er mai au 1er avril suivant.

6 Bécasse, bécassines, perdrix de toutes espèces du 1er février au 1er septembre.

7 Macreuses, sarcelles, canards sauvages d'aucune espèce, du 15 avril au 1er septembre, (excepté harles (bec-scies), huards, goelands.) Et en aucun temps de l'année, entre 1 heure après le coucher et une heure avant le lever du soleil. Il est aussi défendu de se servir d'APPELANTS, etc., durant ces heures de prohibition.

N. B. — Néanmoins dans les parties de la Province situées à l'est au nord des comtés de Bellechasse et Montmorency, les habitants peuvent chasser *ex toutes saisons* de l'année, mais pour leur nourriture seulement, etc, les oiseaux mentionnés au No. 7.

8 Les oiseaux percheurs, tels que : les hirondelles, le tritri, les fauvettes, les moucherolles les pies, les engoulevents, les pinsons, (rossignols, oiseaux bleu, etc), les mésanges, les chardonnerets, les grives, (merle, flûte des bois, etc.), les roitelets, le goglu, les mainates, les gros-becs, l'oiseau-mouche, les coucous, les hiboux, etc., excepté les aigles, les faucons, les éperviers et autres oiseaux de la famille des falconides, le pigeon-voyageur, (tourte), le martin pêcheur, le corbeau, la corneille, les jaseurs, (récollets), les pies-grièches, les geais, la pie, le moineau, les étourneaux.

9 D'enlever les œufs ou nids d'oiseaux sauvages. En tout temps de l'année.

N. B. — Amendes variant de \$2 à \$100 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

Toute personne n'ayant pas son domicile dans la Province de Québec ou dans celle d'Ontario, ne peut, en aucun temps, faire la chasse en cette Province, sans y être autorisée par un permis du Commissaire des Terres de la Couronne. Ce permis n'est pas transférable.

PECHE

1 Saumon (à la ligne), du 1er septembre au 1er mai.

Saumon (à la ligne dans la rivière Ristigouche), du 15 août au 1er mai.

2 Truite tachetée (de ruisseau ou de rivière, etc.) du 1er octobre au 1er janvier.

3 Grosse truite grise, *lunge* et *winnoniche* du 15 octobre au 1er décembre.

4 Doré du 15 avril au 15 mai.

5 Achigan et Maskinongé, du 15 avril au 15 juin.

6 Poisson blanc, du 10 novembre au 1er décembre.

Amendes variant de \$5 à \$20 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

N. B. — La pêche à la ligne (caune et ligne) SEULE est autorisée dans les eaux des lacs et rivières sous le contrôle du Gouvernement de la Province de Québec.

Toute personne non domiciliée dans la province de Québec est obligée de se procurer un permis du Commissaire des Terres de la Couronne pour pêcher dans les lacs ou les rivières de la Province qui ne sont pas sous bail. Ce permis est valable pour une saison de pêche et n'est pas transférable.

DEPARTEMENT DES TERRES DE LA COURONNE, Québec, 13 juillet 1888.

E. E. TACHÉ,

Assistant-Commissaire des Terres de la Couronne.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 419.—MATHÉMATIQUES

Bacchus ayant vu Silène
Auprès de sa tonne endormi,
Se mit à boire sans gêne.
Aux dépens de son ami.
Ce jeu dura le triple du Cinquième
Du temps qu'à boire tout Silène eût employé.
Il s'éveille bientôt, et son chagrin extrême.
Dans le reste du vin est aussitôt noyé.
S'il eût bu avec Bacchus même
Ils auraient suivant le système,
Achévé six heures plus tôt ;
Alors Bacchus eût eu pour son écot,
Les deux tiers de ce qu'à l'autre il laisse.
Ce qui maintenant m'intéresse
C'est de savoir exactement
Le temps qu'à chaque drôle il faut séparément
Pour vider la tonne entièrement

No 420.—ENIGME

Je suis un Grec, sans être en (trèce,
Je n'habitai jamais Lutèce.
Mais pourtant, j'en fais le pari,
J'habite toujours chez Grévy.
Vous pouvez sans gant ni mitaine,
Me trouver sans aucune peine,
Bien placé dans un tympanon,
Et me saisir sur un rayon

SOLUTIONS :

N. 416.—Le mot est : Pot-eau.
No 417.—Les mots sont : Coutil et Cutil.
No 418.—Pic de la Mirandole.

ONT DEVINÉ :

Mme Edm. Lafleur, Québec ; Ed. Tardy,
Hochelaga ; F. Bourbounière, Montréal.

Abonnez-vous au MONDE
ILLUSTRE, le plus complet et le
meilleur marché des journaux lit-
téraires du Canada.

Buvez-en ! Pèlerin, Buvez-en !

L'Eau Saint-Léon fait disparaître tous
les maux

Montréal, 31 Juillet 1888.

COMPAGNIE D'EAU SAINT-LÉON.

Messieurs.

Je fais usage de l'eau Saint-Léon depuis un
an environ, et je puis attester que c'est un re-
mède des plus efficaces contre le rhumatisme,
dont je souffrais beaucoup avant que j'eusse
commencé à en faire usage.

CARROLL RYAN.

Editeur du *Montreal Post* et du *True Witness*.
En vente chez tous les principaux pharmaciens
et épiciers, et en gros et en détail, à 25 cts
le gallon, par

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

Etablie en 187c.



Nous avons le plaisir d'an-
noncer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :

Les triples extraits oli-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Gly-
cerine, Collefortes.
Huile d'Olive en pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(BATTISSES DES SIFURS) MONTREAL

Illustrated Days' Doings, journal an-
glais publié à New-York, contenant 16 pages, glais publié
à New-York, contenant huit pages de gravures
de sport, théâtre, etc., et huit pages de texte.
Abonnement : 12 mois, \$4 ; 6 mois, \$2 ; 3
mois, \$1. Adresse : Wm. H. Germaie, P. O.
Box 1403, New-York City.

New-York Illustrated News, journal an-
glais publié à New-York, contenant huit pages de gravures
de sport, théâtre, etc., et huit pages de texte.
Abonnement : 12 mois, \$4 ; 6 mois, \$2 ; 3
mois, \$1. Adresse : Wm. H. Germaie, P. O.
Box 1403, New-York City.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2
cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino,
25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame

P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

CLASSE D.

Tirages : troisième mercredi
de chaque mois

LE SEIZIÈME TIRAGE MENSUEL
AURA LIEU

MERCREDI, 19 Septembre 1888

A DEUX HEURES P. M.

VALEUR DES LOTS

\$50,000

Gros lot : un immeuble de \$5,000

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble de.....	\$5,000	\$ 5,000
1 —————	2,000	2,000
1 —————	1,000	1,000
4 Immeubles de.....	500	2,000
10 —————	300	3,000
30 Ameublements de.....	200	6,000
60 —————	100	6,000
200 Montres d'or de.....	50	10,000
1000 Montres d'argent de...	10	10,000
1000 Services de toilette de..	5	5,000

2,307 lots valant..... \$50,000

\$1.00 LE BILLET

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE
Bureaux : 19, St-Jacques, Montréal, Canada.

N. B.—L'administration de la Loterie
attire l'attention de ses clients sur les impor-
tants changements opérés dans la nomencla-
ture des lots et les informe en même temps
qu'elle discontinue la Deuxième Série (billets
de 25 cents).



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inven-
teur, propriétaire et manufacturier des cé-
lèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-
Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie
que pendant 6 mois j'ai été malade d'une dé-
mangeaison et darthes aux bras d'une souf-
rance terrible, j'ai été guéri par les remèdes
de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant
de remèdes sauvages, dans l'espace de trois se-
maines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'en-
seigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.

No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No
25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue
Dupont, Sherbrooke.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

Une Nourriture Concentrée

Est donnée par

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Rentrée des Classes

La maison WM. KING & CIE. invitent spécialement tous les parents qui ont
des enfants à mettre en classe de venir voir leur assortiment de Lits en Fer, Som-
miers, Matelats, Bureaux, Ghiffonniers, Lnevmaius, Chaises, Pupitres, etc.
Prix des plus raisonnables.

WM. KING & CIE,

652, RUE CRAIG, MONTRÉAL

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cleveux ce
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY.
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent,

LA
Nourriture



Lactée
EST LA MEILLEURE.

POUR LES JEUNES ENFANTS elle rem-
place parfaitement bien le lait de la mère et sauve
souvent la vie. POUR L'INVALIDE ou LE
DYSPEPTIQUE elle est de la plus grande va-
leur. Elle est la nourriture

La Plus Recherchée pour l'Enfant,
La Meilleure pour l'Invalide
La Plus Agréable au Gout
La Plus Economique.

150 REPAS D'ENFANTS POUR \$1.00

Nous enverrons une photographie cabinet du
Trio de Mme. Dart—trois jolis enfants—à la mère
d'un bébé qui naîtra dans le courant de l'année.
Aussi un pamphlet de grande valeur sur les soins
nécessaires à donner aux enfants et aux invalides.
En vente chez les pharmaciens, 25c. 50c. \$1.00.
WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

A LA PHARMACIE DU PEUPLE

On trouvera toujours à cette maison, outre
les remèdes patentés de France, d'Angleterre,
des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes
d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecorces,
Fleurs, Bourgeons, Duvets, etc., etc.
Aussi une grande variété de graines pour
oiseaux, nids et bains.
Une visite est sollicitée.

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6
mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bor-
deaux (France), offre à des prix exceptionnels
les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la
pureté aussi bien que l'origine sont garantis.
VINS.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le
gallon (en fûts de 12,25 ou 50 gallons).

CHATEAU PICOURNEAU recommandé aux ama-
teurs pour son délicieux bouquet, son parfum
délicat (8 médailles d'or aux diverses expo-
sitions européennes) depuis 1.50 le gal., suivant
âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très
vieux), dont l'usage est recommandé aux per-
sonnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le
gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos des
Moines (monopole de la maison Malvezin),
depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, XERES, MALAGA, Ma-
dère, Muscat, Marsala, Pajorète, Tockey,
Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7
gal. depuis \$2,50 le gal.—Les célèbres Cham-
pagnes don Juan et Crème de Rose du Château
de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay)
marque préférée par toute l'aristocratie fran-
çaise, de la Grande-Bretagne et des Indes,
depuis \$12 la caisse.

SPIRITUEUX.—Rhum blanc de Java en cru-
chon d'un 3 gallon, Cognacs et fin Cham-
pagne, depuis \$3.25 le gallon en petits fûts
ou bouteille.

FONTAINE RICHELIEU. — Magnifique fon-
taine en porc laine décorée, sortant des usines
de la maison Vieillard & Cie, de Paris. Splen-
dide ornement pour bar, salle à manger, etc.
La fontaine contenant vingt litres de vins
d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au
choix, 16 dollars.

Ordres respectueusement sollicités, promp-
tement exécutés et échantillons envoyés sur
demande.

A. BERTIN,

AGENT GENERAL POUR LE CANADA

243, RUE ST-ANTOINE

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 23 août 1888

L'EXPIATION

DEUXIÈME PARTIE

IX.—LE PACTE

PIUS, faisant un pas vers la porte :
—Quand la fatalité a le dessus, il ne reste plus qu'un parti : tuer !
Le duc sortit sans adresser une parole à l'intendant. Les idées s'entrechoquaient dans son cerveau avec des bondissements qui l'affolaient. Et, dans ce chaos, une perception réelle l'obsédait : il était, sui vant l'expression de Pablo, à la merci de Genaro.

Arrivé dans la rue, il se heurta, marchant très vite, contre un homme qui semblait attendre, au seuil de la porte, dans l'ombre indistincte. Il leva la tête, envisagea cet inconnu qui le foudroyait du regard. Le sang aux yeux, sentant passer dans ses veines un frisson qui le glaçait, il hâta le pas en se dirigeant vers les Cortès.

L'intendant était demeuré un moment assis à la place où l'avait laissé don Alexandre, dans son cabinet. Pablo réfléchissait longuement aux suites que pouvaient avoir les menaces de Genaro.

—Bah ! dit-il à la fin en se levant, le duc hésite aujourd'hui comme il hésitait lorsque j'ai conseillé l'empoisonnement de la duchesse, l'enlèvement de la fille pour l'enfermer dans un couvent et lui faire prendre le voile, comme il hésitait lorsque j'ai résolu la mort du docteur. Je vaincrai ses scrupules aujourd'hui comme alors : Genaro mourra.

Il ouvrit la porte pour sortir : Genaro était devant lui.

—Je suis revenu sur mes pas, don Pablo, dit-il, parce que, en m'arrêtant dans la cour d'honneur avant de sortir du palais, j'ai songé qu'il était bon de me prémunir contre toute éventualité. Ceux que j'ai volés dans l'hôtel de l'oncle Matéo sont évidemment à ma poursuite. S'ils mettent la main sur moi, il faut que je puisse établir mon alibi. J'ai donc pensé qu'il me fallait une pièce authentique pour ma sauvegarde. Veuillez me donner du papier et de l'encre.

En quelques instants le faussaire eut rédigé une lettre constatant, par une série de faits en apparence vraisemblable, et logiques, qu'il résidait depuis six mois à Madrid. Cette lettre était censée lui avoir été adressée six mois auparavant par le duc de Balboa. Lorsqu'il eut achevé, il la montra à l'ancien intendant qui poussa une exclamation de surprise : l'écriture et la signature étaient absolument identiques à celles de don Alexandre.

—Cette pièce unique ne contenterait point des juges méticuleux, ajouta Genaro. Il est bon qu'elle soit accompagnée d'un mot de vous me remerciant d'avoir fait il y a dix jours, moi-même, pour votre compte, une opération à la bourse de Madrid.

Pablo écrivit ce qu'il demandait. Genaro plia

les papiers, les mit dans sa poche, remercia l'intendant et sortit.

A peine eût-il dépassé le seuil de l'hôtel qu'une voiture s'arrêta brusquement devant la porte d'entrée et lui barra le passage.

Au même instant, un homme s'approcha de lui et une main s'abattit sur son épaule. En même temps une voix brève lui dit :

—Au nom de la loi, Genaro, je vous arrête.

L'ancien forçat fit un mouvement terrible pour se dégager. Il avait la face blême, la bouche béante ; le sang lui bourdonnait aux oreilles et lui battait les tempes.

Les yeux cloués sur celui qui l'étreignait avec une poigne de fer, il n'avait laissé échapper de sa poitrine oppressée par la terreur qu'un seul cri :

—Le colonel !

Sa main chercha son revolver. Il ne put le saisir. Trois hommes descendus de la voiture, l'avaient enveloppé

—Montez là, dit l'un d'eux.

Atterré, incapable de proférer une parole, il

et au dessus de cet océan humain planait le bourdonnement confus de milliers de voix mêlant leurs éclats, tantôt vibrants comme les échos d'un tonnerre peu éloigné, tantôt affaiblis et plus semblables au clapotis des vagues qui battent les flancs d'un navire.

La journée politique était importante. Les compétiteurs mettaient aux prises les partisans de Narvaéz et d'O'Donnell. Ce dernier, tombé du pouvoir peu de temps auparavant, n'attendait qu'une occasion d'y remonter.

La stabilité du trône même dépendait de la résolution qu'allait prendre la reine Isabelle et de la préférence qu'elle accorderait, sous la pression de l'opinion, à l'un ou à l'autre des deux maréchaux qui avaient eu tour à tour la direction suprême du cabinet.

Dans cette alternative, le nom du duc de Balboa revenait fréquemment sur toutes les lèvres, car il était certain pour tout le monde que si le duc de Tétouan (O'Donnell), et son rival échouaient tous les deux dans leurs manœuvres, la présidence du Conseil appartenait à don Alexandre, et ce choix éventuel obtenait d'avance de nombreuses adhésions.

Un des journaux madrilènes qui appuyait le plus cette candidature du duc était la *Prensa nacional*. Cette feuille avait alors une grande vogue dans la capitale espagnole à cause du langage hardi et du talent remarquable de quelques-uns de ses collaborateurs, Eusebio Blasco, Manuel del Palacio, Luis Rivesa. Profitant de ce succès, la *Prensa* augmentait successivement son tirage et voyait surtout s'accroître rapidement sa clientèle de province.

Les bureaux de la rédaction de la *Prensa nacional* étaient situés juste en face du palais des Cortès et les rédacteurs, pour mieux jouir du coup d'œil présenté par la cohue, avaient ouvert leurs fenêtres et s'y étaient installés afin de surveiller la sortie des députés et des sénateurs.

Au moment où les spectateurs d'en haut regardaient ainsi ceux d'en bas, échangeant des quolibets, la porte de la salle de rédaction s'ouvrit si bruyamment que toutes les têtes se retournèrent en même temps, tandis qu'un même cri s'échappait de toutes les bouches :

—Rothschild !

Celui que l'on accueillait par cette salve d'honneur ironique n'était autre que le juif malingre à qui le docteur Monterey avait, dans l'hôtel des Péninsules, confié quel-

ques uns de ses bijoux pour les vendre.

L'Israélite avait, cette fois, une attitude plutôt protectrice que modeste, et s'avançant vers l'un des rédacteurs qui paraissait, à en juger par son costume, moins aisé que ses confrères, il lui tendit familièrement la main, et lui dit à demi-voix :

—Je regrette, cher monsieur, de devoir vous poursuivre jusque'ici.

—Vous auriez pu vous éviter cette peine, aimable Shylock, dit le journaliste embarrassé, à moins que vous n'avez dessein d'exiger, vingt-quatre heures avant l'échéance, le paiement du malheureux billet que j'ai eu la faiblesse de vous souscrire en échange des douras douteux que vous avez eu l'honneur de prêter à un représentant de la presse.

Cette petite tirade, débitée avec aplomb, eut le succès d'hilarité qu'en attendait l'orateur : tous



Angèle dans quel état je te retrouve ! (Voir page 33, col. 3.)

obéit machinalement.

Les trois hommes s'assirent auprès de lui dans la voiture. Une minute après, il avait les manettes aux poignets.

Le colonel avait pris place sur le siège à côté du cocher.

La voiture se remit en marche.

Fin de la deuxième partie

TROISIÈME PARTIE

I.—BIENVENUE

Aux abords du palais des Cortès, une foule compacte stationnait en groupes serrés, attendant avec une impatience croissante l'issue de la séance parlementaire.

Les discussions étaient partout très animées,

ses confrères battirent des mains à l'unisson en signe d'approbation, et il était manifeste qu'après ce verdict, don Tobias aurait eu mauvaise grâce à réclamer un seul maravedis de son débiteur.

Cependant l'israélite paraissait ne pas s'émouvoir de la harangue du journaliste, car il avait tiré de la poche de sa redingote un vieux portefeuille en cuir de couleur absolument indéfinissable, et il y avait pris un papier oblong dont le format spécial et le timbre trahissaient, à première vue, un effet de commerce.

—Je viens en effet, dit-il, non vous présenter, mais vous rendre, don Roberto, ce qui ne m'appartient plus, puisqu'un billet payé est de droit la propriété du souscripteur.

Don Roberto prit l'attitude grave du commandeur dans le *Festin de Pierre*. Puis, avec un éclat de rire qui trouva immédiatement un écho dans son joyeux auditoire :

—Il est donc vrai, dit-il, qu'un fou trouve toujours un plus fou que lui, pour se charger de payer une dette destinée, sans cette intervention, à demeurer perpétuellement renouvelable.

Le journaliste avait avancé la main, mais don Tobias gardait toujours dans la sienne le précieux papier qui, au dire de son contexte, valait cent douros en bonnes espèces trébuchantes.

Don Roberto fit un geste d'étonnement, car il ne comprenait rien à la pantomime du juif, qui semblait vouloir à la fois donner et retenir.

Don Tobias s'amusa un instant de cette perplexité du jeune bohème de lettres ; mais ne voulant pas prolonger la scène, il dit presque aussitôt :

—J'ai étudié quelque peu l'astrologie judiciaire, don Roberto, et je puis vous affirmer aujourd'hui que votre planète est entrée dans une bonne maison.

—Expliquez-vous en langue intelligible, Shylock, car je n'entends rien à vos termes de généthliaque et de cabaliste.

—En deux mots, voici : votre réputation de feuilletoniste et votre talent de conteur ont séduit, grâce à moi, un nabab, ou, pour parler plus exactement, un Crésus dont j'ai fait tout récemment la découverte. Ce très confiant millionnaire m'a fourni l'occasion de lui rendre service et de me rendre service à moi-même, deux données toujours indispensables pour moi à la solution des problèmes dont je m'occupe. Et comme la fortune est toujours prodigue quand elle est souriante, la même circonstance m'a permis de vous être utile à vous.

—Achevez, car je brûle d'impatience.

—Un peu de calme. Donc le Crésus, qui n'est pas cousu d'or, mais de pierreries, a la fantaisie de faire parler de lui dans les journaux.

—Et il vous a chargé de me corrompre ?

—En payant d'avance le billet que vous auriez laissé protester.

—Votre Crésus est généreux pour vous, Shylock ; mais quel bien voulez-vous que je fasse à un inconnu qui me prive du doux plaisir de vous avoir pour créancier dans ce monde et dans l'autre, car j'aurais certainement ajourné ce paiement jusqu'au règlement final de tous les comptes dans la vallée de Josaphat.

—Le calcul des intérêts aurait été trop compliqué, señor. Mais parlons sérieusement. Le docteur Monterey, c'est le nom de notre bienfaiteur, ne m'a pas seulement acquitté les cent mille francs, montant de ce billet, mais il vous prie d'accepter la bague en brillants que voici, à titre de premières arrhes, sur le prix d'un feuilleton de six colonnes que vous écrirez et ferez insérer aujourd'hui ou demain dans la *Prensa nacional*.

—Je n'ai rien à refuser, Shylock, et j'accepte les présents d'Artaxerce. Il ne vous reste plus qu'à me dicter mon article.

—Ce n'est pas un article, mais un roman, un drame dont les péripéties sont aussi émouvantes que celles des meilleurs ouvrages contemporains.

—Et cela s'appelle ?

—Le *Robinson de l'île de Corail*.

Tous les journalistes s'étaient groupés autour de don Tobias et écoutaient avec une attention avide le récit des aventures du docteur que l'israélite avait pour mission de faire rédiger et publier.

Deux heures s'écoulèrent sans qu'aucun des auditeurs s'en fut aperçu. Lorsque la narration

fut achevée, tous s'accordèrent à la reproduire avec les embellissements que leur inspirerait l'imagination et il fut convenu qu'au lieu d'un article, on en ferait dix, vingt autant qu'il y avait de journaux dans la capitale. Zèle d'ailleurs facile à comprendre, don Tobias promettant d'avance de couvrir la prose des rédacteurs de billets de banque authentiques.

On célébra en chœur la libéralité du Mécène des lettres, on escorta jusqu'au bas de l'escalier l'israélite à qui l'on prodigua les poignées de mains avec redoublements de protestations. Ensuite on remonta avec empressement dans la salle de rédaction et l'on courut aux fenêtres. Mais la foule avait disparu, la séance des Cortès était finie. On apprit bientôt par le rédacteur parlementaire, qui apportait son compte rendu des débats, la tournure qu'avait prise la discussion au Sénat. Rien n'était décidé : les partis restaient en présence et suivant toute apparence, les chances du duc de Balboa avaient augmenté.

Quelque jours plus tard, la capitale et la province s'intéressaient plus passionnément aux palpitantes révélations de don Roberto sur le docteur Monterey qu'aux évolutions d'O'Donnell et de Narvaëz.

Rien d'étonnant donc qu'un exemplaire de la *Prensa*, contenant tout au long cette troublante histoire fut tombé entre les mains de don Augustin Rianta, un des glorieux débris de la grande guerre entre les cristinos et les carlistes, qui s'était terminée en 1839 par le traité de Bergara.

Don Augustin était un brave enfant du peuple qui, sans discuter la légitimité de la cause qu'il servait, était entré au service lorsqu'il était tout adolescent, s'était battu comme un lion partout où ses chefs l'avaient envoyé, et après avoir pendant plus de sept années, versé son sang dans plus de vingt batailles, avait mérité, grâce à beaucoup de valeur et de blessures, le modeste grade de capitaine, compensant dans des conditions étroitement équitables, la perte d'un œil et d'un bras.

Très sobre et ayant du reste peu de goût pour la vie remuante après avoir achevé tant de campagnes, il vivait tout tranquillement de sa maigre pension, dans un hameau à proximité de Huesca, dans l'Aragon. C'était maintenant un excellent homme aux cheveux blancs, au visage sympathique, très connu dans toute sa région pour son humeur joviale, son empressement à obliger, et surtout pour sa lévite en drap olivâtre qui était toujours neuve, quoiqu'elle datât des premiers jours de son installation dans la localité.

Nature simple et droite, se contentant de peu, trouvant l'aisance dans l'emploi bien ordonné de ses petites ressources, et le bonheur dans l'absence de toute ambition, le vieux soldat partageait son temps entre la culture de ses légumes et la lecture de son journal. Aussi n'était-il pas rare de le trouver sur la route, la cigarette aux lèvres, le nez orné de besicles, commentant le livre ou la feuille qu'il tenait dans la main.

Il venait d'achever dans la *Prensa* qu'il avait achetée deux jours auparavant, à Huesca, le feuilleton consacré au *Robinson des îles de Corail*, et ce récit très mouvementé devait l'avoir vivement impressionné, car il se questionnait mentalement chemin faisant et les phrases qui lui échappaient, sans qu'il s'en doutât, trahissaient son agitation :

—Ce docteur Monterey doit être évidemment un grand médecin de beaucoup de savoir et d'expérience et je suis sûr que s'il voyait la pauvre Bienvenue, il lui viendrait en aide et qui sait ? la guérirait peut-être.

Cette réflexion faite, il s'arrêta court, haussa les épaules, tira brusquement deux grandes bouffées de fumée de sa cigarette et reprit enfin son monologue :

—Si j'avais obtenu un nouveau grade à chaque nouvelle blessure, je serais aujourd'hui général et ma pension se compterait en onces d'or au lieu de se chiffrer en monnaie de cuivre. J'aurais dans ce cas les moyens d'aller à Madrid dire à ce docteur : " Venez voir cette malheureuse, " et je le paierais rubis sur l'ongle.

Don Augustin tourna la tête, s'assura que personne ne l'avait entendu, et se remit à marcher.

—Allons toujours communiquer cette histoire extraordinaire à dona Mariquita, dit-il.

Puis, sans pouvoir maîtriser son émotion, il éata le pas.

Le hameau n'avait que quelques habitations. Aussi le capitaine frappait-il, quelques minutes plus tard, à une maison dont l'aspect extérieur, la façade blanchie, la clôture en briques protégée par un chapeon de tuiles indiquaient qu'elle appartenait à l'un des riches de l'endroit.

—Je n'aurai pas fait une visite inutile, se dit don Augustin.

Et de loin il salua deux personnes qui se promenaient dans le jardin.

Le capitaine poussa la grille de fer et salua de nouveau.

—Je vois que vous profitez du beau temps, señoras, dit-il avec enjouement.

—Ce serait presque un crime de laisser passer, sans en jouir, les belles journées que nous donne le bon Dieu.

Celle qui parlait ainsi était une femme d'une soixantaine d'années, dont les traits respiraient la bonté. Elle était accompagnée d'une femme, beaucoup plus jeune qu'elle, mais visiblement souffrante.

—Comment va Bienvenue ? demanda le capitaine.

—Tu entends, mon enfant : don Augustin s'informe de ta santé.

La jeune femme leva la tête à ces paroles. Sa physionomie, extrêmement belle, avait cette expression de franchise et de douceur qui captive dès l'abord. Ses grands yeux, bleus comme le fond du ciel, étaient pleins de tendresse, mais sans flamme, et traduisant une immense tristesse. Elle les attacha mélancoliquement sur le vieux soldat et ses lèvres pâles essayèrent de sourire.

Elle paraissait avoir près de quarante ans, mais il n'était pas difficile de voir que ce n'étaient pas les atteintes de l'âge qui avaient altéré son visage et éteint le feu de son regard.

Sans répondre, elle demeura immobile, indifférente à tout ce qui l'entourait et comme perdue dans une rêverie morne.

—Quelle étrange malade ! reprit don Augustin en poussant un soupir. Cet étonnement muet qui n'est pas de l'égarement, mais qui révèle le silence d'une âme inconsciente de ses facultés, me navre encore plus qu'il ne me remplit de pitié pour cette infortunée, dont la bonté survit même au brisement de la volonté.

—Elle a été ainsi, depuis le premier jour que je l'ai recueillie, don Augustin, et je crois que son sort éveille plus la compassion qu'il ne l'afflige elle-même. Dans son cerveau sans pensées, il ne reste aucun souvenir de ce qu'elle a souffert, et son cœur, pour ainsi dire, sans battement, ne doit plus avoir aucune sensation. Pauvre femme ! quelle épreuve cruelle et peut-être irrémédiable ! Voilà bientôt seize ans qu'elle est avec nous !

Il y avait en effet près de seize ans que dona Maria ou Mariquita Bispall, veuve sans enfants et très riche, avait, sur la route des Pyrénées, où l'appelaient ses incessantes visites charitables dans toutes les localités de l'Aragon et de la Navarre, été témoin d'un événement qui avait tout à coup apporté un grand changement dans son existence.

Elle se promenait seule, de grand matin, entre Salvatierra et Mondragon sur le chemin allant de Pampelune aux Monts-Catalans, lorsqu'elle vit venir au-devant d'elle deux hommes qui paraissaient être des valets de ferme, portant sur une civière faite de branches d'arbres une jeune femme, livide, ensanglantée, en apparence inanimée.

Les hommes lui apprirent qu'ils se dirigeaient avec leur fardeau vers la demeure du maire. Ils ajoutèrent qu'ils avaient trouvé la femme sur la chaussée venant de la frontière française. Un enfant leur avait raconté qu'elle était tombée de cheval.

Les deux valets avaient, disaient-ils, ramassé ce cadavre et le transportaient chez le magistrat. La senora Bispall les accompagna.

Le maire de Salvatierra connaissait depuis longtemps la dame charitable qui lui avait souvent remis des secours pour les pauvres de la commune.

Lorsque la jeune femme eut, après un long évanouissement, recouvré ses sens, on l'interrogea : mais elle resta complètement muette, don-

nant des signes non équivoques d'une folie douce qui se traduisait par un rire nerveux ou par un entier détachement de tout son entourage.

Dona Mariquita... obtint du maire l'autorisation d'emmener la pauvre aliénée et de la garder chez elle jusqu'à ce que l'enquête ouverte par le magistrat eût produit des résultats.

Mais tout ce qu'avaient fait connaître les recherches faites dans la région était très vague. Il paraissait certain que la jeune femme avait fait une chute de cheval, seulement, personne ne pouvait dire d'où elle venait. Aucun des habitants des hameaux situés entre Pampelune et la montagne navarraise ne la connaissait.

On suspendit donc les investigations, espérant que les parents de la pauvre folle viendraient, l'un ou l'autre jour, prendre eux-mêmes des renseignements à Salvatierra. Mais ces prévisions et cette attente avaient été déçues, et seize ans s'étaient passés sans apporter aucun éclaircissement sur ce mystère.

Le jour où dona Mariquita revint chez elle avec la jeune femme et la conduisit dans la chambre qu'elle lui destinait, elle lui dit :

—Pauvre infortunée, la bonté se lit sur ton front, la douceur dans tes yeux, le malheur sur tous tes traits. Sois ici la bienvenue.

L'inconnue avait gardé ce dernier mot pour nom.

Bienvenue était aimée de tout le hameau qui la considérait comme la fille adoptive de Mme Bis-pall. Tout le monde s'informait d'elle à chaque occasion et il n'était pas d'habitant de la région qui ne comparât à son malheur.

Aussi, comprend-on le tressaillement du capitaine à la lecture de son journal, qui parlait en termes enthousiastes des cures merveilleuses opérées par le docteur Monterey. Car Robert, piqué d'émulation, sachant que chacun de ses confrères allait traiter le même sujet que lui, avait donné carrière à toute sa verve conteuse et attribué à son héros des guérisons dépassant tout ce que l'on connaissait des maîtres les plus illustres de la science.

—Savez-vous, dona Mariquita, dit le brave soldat reprenant la conversation, qu'il m'est venu une idée, une grande idée...

—Et laquelle donc, cher monsieur ! s'exclama la bonne dame, intriguée de la démonstration chaleureuse de l'invalidé.

—Lisez ceci, ou plutôt écoutez, dona Mariquita.

Et, d'une haleine, don Agustin débita l'article de Robert, qu'il savait déjà presque par cœur.

—Puisque ce docteur fait des miracles, ajouta-t-il avec feu, pourquoi ne rendrait-il pas la raison à notre pauvre Bienvenue ?

Dona Bis-pall eut un moment de réflexion.

—J'ai soixante ans, don Agustin, dit-elle, et d'ici à Madrid, il y a quatre jours de route en diligence. Il me serait impossible de supporter les fatigues de ce voyage.

—Mais il y a une ligne ferrée de Saragosse à Madrid, ajouta le capitaine, et d'ici à Saragosse, le parcours, avec une bonne voiture, peut se faire en moins de quarante huit heures.

Dona Mariquita s'absorba de nouveau dans ses pensées.

—Don Agustin, dit-elle tout à coup, voulez-vous me rendre un service ?

—Vous me parlez comme mon colonel devant Bilbao, dona Maria. Il me dit : "Don Agustin, voulez-vous enlever ce bastion ?" Je répondis par un salut militaire et trois heures après le bastion était pris.

—Voulez-vous aller à Madrid avec Bienvenue ?

—Moi !

Les joues du soldat s'étaient couvertes d'une vive rougeur.

Ce "moi !" voulait en effet dire bien des choses, et la principale était que le capitaine retraité n'était pas assez riche pour défrayer un tel déplacement. Mais la senora s'aperçut à l'instant de son embarras.

—Il va de soi, dit-elle, que je prends d'avance à mon compte toute la dépense.

Les arrangements furent bientôt faits et le lendemain, le héros de Bilbao se mettait en route avec Bienvenue, qui se laissa emmener sans résistance.

Quatre jours après, les deux voyageurs descendaient dans un hôtel de la capitale. Don Agustin

prit un léger repas, confia Bienvenue, qu'il fit passer pour sa fille, aux soins de la femme et se rendit, sans attendre, chez le docteur Monterey.

L'antichambre du grand médecin était remplie de visiteurs, impatients de voir arriver leur tour de consultation. Le capitaine, ignorant les usages, se tint debout pendant deux heures, fris-sant sa moustache de la seule main qui lui fût restée et s'étonnant de voir qu'il fallait presque autant de temps pour forcer la porte d'un homme illustre que pour prendre d'assaut une forteresse. Mais la patience étant la marque extérieure de la soumission à la discipline, il ne fit pas un geste et ne laissa pas entendre un murmure de contrariété. Cependant, son cœur battait la charge et il lui semblait par moments que le siège de Bilbao avait été vingt fois plus facile que cette démarche auprès d'un personnage éminent.

Aussi, lorsqu'on le pria d'entrer dans le cabinet du docteur, eut-il comme une espèce d'éblouissement. Il fallut que Monterey lui prît son unique main et le fit asseoir dans un fauteuil.

Remis de sa première émotion, le vieux soldat entra dans de longs détails sur les circonstances qui avaient accompagné la venue de la jeune femme dans le hameau, chez dona Mariquita Bis-pall. A mesure qu'il parlait, le docteur se rapprochait de lui, et, penché vers le narrateur, interrogeant chacune des lignes de sa physionomie, semblait analyser et peser chacune de ses phrases.

—Et vous dites, señor, interrompit-il tout à coup, vous dites que cet événement a eu lieu il y a seize ans.

—Seize ans, en effet ; et depuis cette époque, la pauvre Bienvenue est restée aussi insensible que le jour où on l'a trouvée sur la route de Pampelune. Il est rare qu'elle prononce quelques paroles, d'ailleurs incohérentes. Ce qui survit en elle, c'est la sensibilité : lorsqu'elle voit des enfants, elle pleure, elle les attire à elle, les étreint avec une espèce de terreur et leur crie : Venez, venez, on va vous tuer !

Le docteur s'était levé en sursaut. Il était très pâle et sa main tremblait comme une feuille agitée par le vent.

Don Agustin, voyant son trouble, s'était redressé lui-même. Effrayé du changement subit de son visage, il demanda :

—Qu'avez-vous monsieur ?

Monterey répondit par une nouvelle question.

—Ne m'avez-vous pas affirmé que cette jeune femme était votre fille ?

—Elle ne l'est point, docteur, et nous ignorons au hameau son véritable nom, son origine.

—Seize ans ! seize ans ! répéta le médecin, se parlant à lui-même, et marchant inconsciemment dans la chambre.

Puis, revenant auprès du capitaine :

—Elle est, dites-vous, ici, à Madrid ?

—Je l'ai laissée à l'hôtel où je suis descendu en quittant la gare. Nous avons pensé, dona Mariquita et moi, que vous, señor, qui avez déjà fait tant de prodiges, vous pourriez la guérir... Mais qu'avez-vous, monsieur ? On dirait que vous vous trouvez mal... Faut-il appeler quelqu'un ?

Le docteur, sans parler, étendit la main en signe de remerciement.

—C'est inutile ; un saisissement passager, fit-il en s'appuyant à la table. Tout ce que vous venez de me raconter, capitaine, l'âge approximatif de la malade, le portrait que vous me faites d'elle, la date de l'époque où elle a été recueillie par la charitable personne dont vous me parlez, toutes ces circonstances éveillent dans ma mémoire de tristes souvenirs qui me serrent le cœur. Il y a seize ans, j'ai perdu ma femme et mes enfants, qui m'ont été enlevés par des misérables et, depuis lors, j'ai vainement cherché leurs traces.

Il s'arrêta, passa la main sur son front et balbutia :

—L'heure de ma consultation est passée, capitaine, mais votre dévouement à cette infortunée me commande de faire une exception à la règle que j'ai prise de ne pas faire de visite à domicile avant trois heures.

Il sonna, donna l'ordre à son domestique de faire immédiatement atteler et pria don Agustin de lui accorder quelques instants. Il n'avait pas achevé d'écrire ses lettres, lorsque le domestique vint annoncer que la voiture attendait.

—Je veux voir votre malade à l'instant même,

monsieur, dit-il, et je vous serai reconnaissant de me mener à votre hôtel.

—Don Agustin donna le nom de l'hôtel.

Un quart d'heure après, la voiture faisait halte devant une modeste maison meublée à proximité de la gare. Les deux hommes mirent pied à terre et entrèrent dans l'hôtel.

—Nous logeons au troisième, docteur, dit le capitaine en le précédant pour gravir avec lui l'escalier.

Le docteur gardait le silence, mais don Agustin constata, en levant les yeux sur lui, qu'il avait maintenant le visage livide.

—Par ici, monsieur, dit le capitaine en enfilant un corridor au bout duquel était une porte qu'il ouvrit.

Les deux hommes pénétrèrent dans la chambre.

Bienvenue était assise au fond, près de la fenêtre, regardant machinalement les passants. Elle avait les mains posées sur les genoux, la tête baissée, et son attitude indiquait qu'elle était plongée dans son indifférence accoutumée.

Au bruit que fit don Agustin en l'appelant, elle se retourna, sans que ses yeux fixes exprimassent aucune surprise de la présence d'un étranger.

Le docteur était resté immobile au milieu de la chambre ; mais à peine eut-il arrêté son regard sur la jeune femme, qu'un cri s'échappa de sa poitrine.

—C'est elle !

Il s'était élancé vers Bienvenue, s'était jeté à ses pieds, lui avait pris les deux mains, et d'une voix où passait toute son âme :

—Angèle ! Pauvre amie ! Ah ! mon Dieu ! Dans quel état je te retrouve.

La porte de la chambre était restée ouverte. Les exclamations du docteur attirèrent une femme de service qui, voyant cette scène inexplicable, courut prévenir sa maîtresse.

Un instant après, elles avaient toutes deux envahi la chambre, donnant cours à un flot de questions pour satisfaire leurs curiosités.

Le brave invalide ne savait que répondre, car il pleurait comme un enfant.

Il y eut un long silence que les deux femmes de l'hôtel n'osaient interrompre. Le docteur demeurait agenouillé, le visage baigné de larmes ne trouvant plus une parole, tant sa poitrine était oppressée par l'émotion.

Bienvenue n'avait pas fait un mouvement. Elle continuait à fixer sur ses mains ses yeux qui paraissaient ne rien voir, et son corps avait l'immobilité d'une statue.

Ce fut le docteur lui-même qui apporta une diversion à cette scène déchirante.

—La Providence vous a conduit chez moi, capitaine, dit-il en se levant et en prenant avec effusion la main du vieux soldat. C'est elle qui sauvera ma pauvre femme et, en lui rendant la lumière de l'intelligence, lui permettra de me dire ce que sont devenus mes enfants. La terrible maladie dont elle souffre depuis tant d'années est souvent incurable, mais Dieu aura pitié de moi. Il m'inspirera, il m'indiquera le remède qui doit combattre cette insensibilité et mettre fin à cette torpeur des facultés. Aujourd'hui la pauvre Angèle est plutôt un spectre qu'un être humain ; elle vit, mais elle n'est qu'un cadavre vivant. Elle ne peut recouvrer la mémoire que si Dieu lui rend la raison.

Peu à peu, pendant qu'il parlait, il renaissait lui-même à l'espérance, et sa confiance en Dieu lui donnait la certitude que le cerveau, maintenant inerte de la pauvre femme, rentrerait en action si l'on provoquait le réveil des sensations passées qui l'avaient paralysé.

—Il est hors de doute, se disait-il, que le trouble de ses facultés est la suite de la commotion violente qu'elle a ressentie, lorsque ces malfaiteurs l'ont arrachée à notre foyer avec les deux enfants. Peut-être les a-t-elle vus frapper sous ses yeux ! Ah ! s'il en était ainsi, malheur aux assassins.

La douleur, l'agitation du docteur étaient si vives que don Agustin, malgré l'incertitude qui pesait encore pour lui sur beaucoup de points de l'histoire si poignante de Bienvenue, n'hésita pas un instant à laisser emmener la malade.

—Je suis heureux, dit le brave homme, d'avoir

donné lieu à cette rencontre inespérée, et il ne me reste plus qu'à retourner à mon hameau, pour prévenir dona Mariquita de l'issue tout à fait inattendue et presque incroyable de mon voyage.

Le capitaine allait se retirer lorsque le docteur le retint du geste.

—Vous ne pouvez me quitter, dit-il, votre présence est indispensable pour m'aider à obtenir la guérison. Nous écrirons aujourd'hui à la senora Bispall et nous la prierons de venir elle-même à Madrid, car il importe que, sur ses indications exactes, je reconstitue la scène qui s'est passée il y a seize ans. Vous êtes désormais un frère pour moi, don Agustin, et il y a pour vous un devoir à ne pas m'abandonner.

—Je n'ai pas à répliquer, docteur, dit le vieux soldat. Votre désir est une consigne. Dès aujourd'hui je suis à vos ordres. Vous me rendez au reste un grand service, puisque vous m'offrez l'occasion de suivre de près la marche de ce retour à la vie de notre pauvre Bienvenue!

Une heure plus tard, la voiture avait ramené le docteur chez lui avec sa femme et don Agustin.

Lorsqu'il franchit le pas de sa porte, le domestique lui remit un billet parfumé, Monterey déchira vivement l'enveloppe et lut :

« Monsieur le docteur, mon père, le duc de Balboa, est gravement malade, je vous serais reconnaissante de lui accorder vos soins.

« ANA DE BALBOA. »

Le docteur poussa un cri de joie :

—Il y a un Dieu ! s'exclama-t-il.

Longtemps il garda le billet dans sa main. Ses yeux avaient par moments un éclat sinistre. Par moments aussi, son front s'assombrissait, et un sourire froid et menaçant s'arrêtait sur ses lèvres.

Une lutte terrible se livrait dans son âme. Tantôt il sentait comme un souffle brûlant embraser son cœur, en même temps que des pensées de vengeance montaient à son cerveau. Tantôt il soupirait profondément, et de sa poitrine s'échappait une exclamation étouffée.

—Non, ce serait infâme !

Ces diverses réflexions ne l'absorbèrent, toutefois, que pendant quelques minutes. Il s'était arrêté, indécis, sur le seuil de la porte, ayant la pauvre Angèle au bras. Revenant tout à coup à lui, il la fit entrer dans un salon, l'assit dans un fauteuil, approcha d'elle une petite table, sur laquelle se trouvait une corbeille de fleurs, et prenant place auprès de la malade, il la contempla silencieusement, laissant ruisseler ses larmes.

Don Agustin se tenait debout devant la cheminée, le cœur et l'esprit bouleversés, et se de mandant pourquoi lui, qui n'avait jamais tremblé dans les vingt batailles qu'il avait livrées, frissonnait maintenant comme un conscrit entendant, pour la première fois, le canon.

Le docteur s'était doucement rapproché de sa femme :

—Angèle, dit-il enfin ; Angèle, répéta-t-il en élevant un peu la voix. Se peut-il que tu ne te souviennes pas de moi ?

Il plongea son regard anxieux dans les prunelles mornes de la malheureuse aliénée.

Lentement elle fixa sur lui ses yeux vagues, et elle eut un sourire pénible.

—Il n'y a ici ni soleil, ni arbres, ni oiseaux, dit elle, partons !

—Nous irons où tu voudras, s'exclama-t-il avec transport, en lui saisissant les deux mains, qu'il couvrit de baisers. Tu sais bien que je n'ai rien à te refuser. Oh ! si tu pouvais me comprendre ! Si tu connaissais tout ce que j'ai souffert pendant notre longue et cruelle séparation !

Elle paraissait l'écouter avec attention. On eût dit que cette voix qui lui parlait ne lui était pas inconnue et éveillait un écho dans son âme.

—Parle encore, fit-elle, ce que tu dis me fait du bien.

—Mon Dieu ! s'écria-t-il presque hors de lui, mon Dieu ! ayez pitié de moi !

A ce moment, le domestique poussa la porte et informa le docteur que la personne qui avait apporté le billet, était revenue et attendait la réponse dans le cabinet de consultation.

Michel Herbin jeta un dernier regard sur sa femme, en apparence livrée au sommeil, et sortit.

Dans la pièce voisine, un jeune homme élé-

gamment vêtu était debout près de la fenêtre. Le docteur alla au-devant de lui et le salua d'un léger signe de tête.

—Je suppose que c'est à monsieur le docteur Monterey, que j'ai l'honneur de parler, dit le visiteur en s'inclinant avec respect.

Le docteur fit un geste affirmatif.

—Permettez-moi, monsieur, continua le jeune homme, de vous demander si vous avez reçu une lettre de la senorita Ana de Balboa.

—Je l'ai reçue, répondit froidement Monterey.

—Comme cette lettre est restée sans réponse, et que l'état du duc de Balboa alarme sa fille, j'ai cru pouvoir prendre la liberté de venir vous rappeler la prière de la senorita, en vous exprimant l'étonnement que lui a causé votre silence.

Ces dernières paroles, quoique prononcées d'un ton plein de déférence, semblèrent produire une impression désagréable sur le docteur, qui releva la tête avec fierté.

—D'abord, monsieur, dit-il sèchement, je ne m'appartiens pas ; la médecine n'est pas pour moi, comme pour beaucoup de mes confrères, une profession. Je n'accepte pour clients que les pauvres que je sers gratuitement. Les riches doivent se passer de moi, et fort heureusement je puis me passer d'eux.

Le visiteur fit un mouvement de surprise. La réponse du docteur, bien que correcte, le froissait, parce qu'elle était raide et glaciale. Il eut un soubresaut et fixa un regard de reproche sur son interlocuteur.

—Votre manière d'agir, monsieur, dit-il avec fermeté, est si étrange, si peu d'accord avec les usages de vos confrères, que vous auriez dû au moins avertir le public de votre résolution et la faire connaître par la voie des journaux.

—Je n'ai pas de leçons à recevoir à mon âge, monsieur, répliqua sévèrement le docteur, et chez moi encore moins qu'ailleurs. Lorsqu'un riche vient frapper à ma porte, je lui fais savoir ma volonté et cela doit lui suffire.

—Vous refusez donc de m'accompagner.

—Je n'ai pas l'habitude de dire oui, lorsque j'ai commencé par dire non.

—Je ne puis m'empêcher de qualifier votre conduite d'extraordinaire.

—Elle est, monsieur, ce que je veux qu'elle soit et vous l'appréciez comme il vous plaira.

Le jeune homme se recula, encore plus stupéfait.

—Cependant, dit-il en se contenant, l'accueil singulier que vous me faites, monsieur, ne concorde point avec l'éloge que font tous les journaux madrilènes de la philanthropie du docteur Monterey.

—Il ne m'appartient pas d'imposer silence à la presse, si elle veut s'occuper de moi, et peut-être ne le fait-elle pas à tort.

—Permettez-moi d'insister, monsieur le docteur, une jeune fille qui adore son père se livre au désespoir parce qu'elle le voit souffrir. En retardant votre visite, vous l'exposez à tomber malade elle-même.

—Je vous ai dit, monsieur, que je ne suis que le médecin des pauvres : il m'est impossible de revenir sur ma décision.

Le visiteur pâlit. L'attitude incompréhensible du docteur commençait à l'irriter. Cependant il se maîtrisa encore.

—J'ai beau vous écouter, monsieur, dit-il, je ne puis me figurer que vous me parlez en médecin. Monterey haussa les épaules.

Le jeune homme sentit un frisson courir dans ses veines. Un tremblement nerveux agitait sa main. Il se demandait s'il devait prendre le langage et l'air du docteur pour une insulte.

S'il n'avait pas eu affaire à un vieillard, à un homme dont la haute renommée remplissait toute l'Espagne, il aurait peut-être riposté par un geste de mépris ou de défi ; mais il lui était impossible d'agir de la sorte dans les circonstances où il se trouvait. D'ailleurs, sa principale préoccupation était de vaincre la résistance de Monterey.

—Enfin, monsieur, dit-il avec un accent un peu fébrile, je viens vous prier d'accorder votre aide à un malade. Figurez-vous qu'au lieu du duc de Balboa, celui qui vous fait appeler est un nécessaire, un indigent.

—Je ne puis me figurer ce qui n'est pas.

Le visiteur se redressa.

—Je vois, monsieur, dit-il, que je ne puis vous persuader de faire votre devoir, et je me retire avec la certitude que je vais porter la désolation dans le cœur d'une pauvre enfant qui ne vous a fait aucun mal.

Le docteur resta impassible.

—Je n'ai donc plus qu'à vous laisser mon nom, monsieur.

Le visiteur avait accentué cette dernière phrase où vibrait son indignation.

Il prit dans son portefeuille une carte de visite, la déposa sur la table, salua et sortit.

Lorsqu'il fut parti, le docteur ramassa machinalement la carte et lut avec indifférence :

HORACE STONE

artiste peintre

Puis il s'assit et s'abîma dans ses pensées : mais les dernières paroles du visiteur bourdonnèrent longtemps dans ses oreilles.

II—FACE À FACE

La voiture qui emportait Genaro avec son escorte avait, en quittant l'hôtel de Balboa, situé dans la rue d'Alcala, pris la direction de la porte du même nom.

L'ancien forçat, emprisonné entre deux de ses gardiens assis sur la même banquette que lui, s'était enveloppé dans le silence. D'un coup d'œil il avait compris que ceux à qui il avait affaire avaient une consigne, et ne répondraient à aucune de ses questions.

Il savait au reste, par expérience, que lorsqu'on est sur le chemin du bain, il est plus dangereux qu'utile de parler, et que toute conversation échangée avec ceux par qui l'on est arrêté, se trouve fidèlement reproduite dans leur rapport et grossit le dossier de la prévention.

Aussi, à peine revenu de la première surprise que lui avait causée sa capture, avait-il recouvré tout son sang froid, pour ne plus former que le plan de s'évader dès qu'il en aurait l'occasion.

La tentative était, à la vérité, presque impossible à réaliser, car il avait les mains liées et il était surveillé de près ; mais il se disait que, pour un homme comme lui, une chance sur cent c'était assez, et il attendait.

Il s'était enfoncé dans la voiture et demeurait, en apparence, impassible ; mais ses yeux vigilants ne quittaient pas la glace, dont le store était levé et ils étudiaient, avec attention, l'itinéraire qu'on suivait.

Genaro n'ignorait pas que la maison de détention se trouvait à l'intérieur de la ville. Quinze ou seize ans auparavant, il l'avait habitée, avant d'être expédié au préside de Ceuta. Aussi fut-il stupéfait lorsque la voiture atteignit la porte d'Alcala et la dépassa. On allait donc le conduire extra muros, vers le village de Baraja, où il n'y avait pas de prison.

La vérité jaillit tout à coup dans son cerveau : il n'était pas au pouvoir d'agents de la police.

Mais alors son arrestation était illégale : ces hommes qui l'emmenaient, qui lui avaient fait violence, n'étaient que des instruments du colonel. La situation changeait subitement de face pour le faussaire ; il pouvait résister sans courir le risque d'être accusé de rébellion contre l'autorité.

Ces réflexions traversaient son esprit au moment où la voiture, encombrée par d'autres véhicules, au sortir de la ville, venait de faire halte.

Sa résolution fut prompte comme l'éclair. Avant même que ses gardiens eussent eu le temps de s'en rendre compte, il était debout et, avec une adresse presque inconcevable, ses deux mains jointes avaient saisi et fait tourner la poignée de la portière.

Il était déjà sur le marchepied lorsqu'un poignet de fer se riva brusquement à son cou et le rejeta, d'un seul mouvement, à l'intérieur de la voiture.

En même temps une voix lui dit :

—Misérable ! ne demande pas où tu vas, n'es-saie pas de fuir, si tu tiens à la vie. Les scélérats comme toi ne jouissent pas longtemps de leurs crimes.

(A suivre)